

Le Samedi

VOL. IV — NO. 28

MONTREAL, 17 DECEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

PAR UN FROID DE DIX DEGRÉS



—Je donnerais dix sous, ce matin, pour être dispensée par la mode de retenir ma jupe.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
Cie, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 DÉCEMBRE 1892.



La chance a ruiné plus d'hommes que la déveine.

Le bras d'un bébé peut embrasser le monde entier.

Souvent le plus beau chapeau recouvre une tête chauve.

La plus belle femme est celle que les hommes peuvent voir.

Même au prix d'un million, on ne peut acheter un rayon de soleil.

La femme aime toujours ; l'homme aime quand il n'est pas occupé.

Souvent de beaux habits servent de cadres à de mauvaises gravures.

De toutes les méthodes pour la peine de mort, la guillotine est encore à la tête.

Dans le corps d'un millionnaire on ne trouve souvent qu'un cœur de cinq sous.

La faim peut être un mal, mais elle est la cause de presque toutes les industries du monde.

Il est très malsain pour un petit garçon de fumer, surtout quand son papa le prend en flagrant délit.

Lui dans un cours de géographie :
"La mer est salée. On attribue cet état normal à l'énorme quantité de morues qui nagent dedans."

LE SAMEDI

EN DIMINUANT



Le barbier. — Est-ce que ce rasoir vous fait mal ?
Le client. — Non ; pas la moitié aussi mal que dans l'autre chaise.
Le barbier (enchanté). — Quel est cet autre, s'il vous plaît ?
Le client. — Le dentiste.

PAS ACCOUTUMÉ

Un cocher de place, d'un certain âge, fait baptiser son premier héritier.
Le curé. — Quel nom vais-je donner à l'enfant ?
Le cocher, (obéissant à la force de l'habitude). — Je le laisse à vous, monsieur.

CHOIX EMBARRASSANT

Un voyageur descend dans une place qu'il voit pour la première fois. Il demande à la gare du chemin de fer à quel hôtel il doit se retirer.
L'agent de la gare. — Monsieur, il n'y a que deux hôtels, et passez la nuit dans n'importe lequel, le lendemain vous souhaiterez être allé dans l'autre.

LA VRAIE POLITESSE

L'ami. — Au moins, t'ont-ils traité d'une manière cordiale ?
Jules. — Pour ça, oui ; l'autre soir vers minuit, son père est venu au haut de l'escalier et m'a demandé si je ne voulais pas rester à déjeuner avec la famille.

PLUS DE DANGER

Louise. — Je ne sais pourquoi, mais depuis que je l'ai refusé, monsieur Sanslesou vient me voir bien plus souvent qu'auparavant.
Emmeline. — Je suppose que c'est parce qu'il croit qu'il n'y a plus de danger.

PRIS



Elle. — Ah ! que c'est drôle, ce journal ! Voyez donc l'annonce : "On ne refusera pas une offre raisonnable."
Lui. — Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire en cela ?
Elle, rougissant. — Rien. Ce n'était que pour faire remarquer la curieuse coïncidence : c'est aussi ma manière de voir.

MOTS D'ENFANTS

Le père. — Lucien, je suppose que je t'ai promis des sucreries et que je ne te les donne pas, qu'est-ce que tu diras ?
Lucien (vivement). — Je dirai que c'est un mensonge, papa.
Le père. — Je suppose maintenant, que j'ai promis de te donner le fouet et que je ne te le donne pas ?
Lucien (peu confiant). — Ça serait aussi un mensonge, mais celui-là le bon Dieu te le pardonnera.

L'ÉTÉ DANS LE SUD

Poireau. — Tiens, comment ça va ? tu arrives du Sud.
Noireau. — Oui ; j'y ai passé presque tout l'été.
Poireau. — Beau pays, n'est-ce pas ? Les gens sont-ils hospitaliers ?
Noireau. — Ah ! beaucoup ; le beurre y coule en été comme de l'eau.

PUR EGOISME



Le mari. — En faut deux pour faire une querelle : je me tais.
La femme. — Ces monstres d'hommes égoïstes ! Ça se flaque dans un fauteuil ; ça pense toutes sortes de choses odieuses et ça ne vous les communique pas !

DÉTÉRIORÉ

Le propriétaire de restaurant. — Qu'est-ce que vous rapportez là ?
Le garçon. — C'est un client qui renvoie ce beefsteak ; il dit qu'il ne peut pas le couper.
Le propriétaire, l'examinant. — Rapportez-le lui, et dites-lui qu'il faut qu'il le paie. Il ne peut plus nous servir. Il en a gâté la forme en le pliant.

LES DANGERS DE LA VIE

— Oui, Monsieur, moi qui vous parle, je me suis trouvé en face d'un serpent à lunettes.
— Vivant ?
— Oui, Monsieur, vivant... aux dépens des autres : c'était mon notaire, qui a filé en emportant mes fonds !

VILAIN PÈRE

Marguerite. — C'est bien vilain, ce que papa veut que je fasse !
La mère. — Qu'est-ce donc ?
Marguerite. — Il veut que, ce soir, je me mette dans une fenêtre ouverte et que je chante, Il dit que cela attirera les chats et qu'il tirera dessus avec son fusil.

AFFAIRES IMPOSSIBLES

Lui, (à une nouvelle connaissance). — Je vous demande pardon, quel est votre nom ?
Elle. — Smith, monsieur.
Lui. — N'aimeriez-vous pas à le changer, mademoiselle.
Elle. — Oui, quel est le vôtre.
Lui. — Smith.

LES COTÉS PRATIQUES DE LA VÈZE



Silvanus, qui vient d'entrer dans un corps de musique écossais. — Avez-vous vu ma cornemuse, mademoiselle Bouledeneige ?

Mlle Bouledeneige. — Vous appelez cela une cornemuse ? Ça ressemble tant à une affaire pour le boudin, que je l'ai remplie de viande hachée !

CE QU'ON PEUT FAIRE AVEC LE SAMEDI

(Pour nos lecteurs.)

Quand vous avez lu le SAMEDI, que vous vous êtes amusés pendant une couple d'heures avec sa littérature, et ses gravures, voici encore quelques services que cet intéressant journal peut vous rendre :

Si vous possédez une *type writing machine* et que le bruit du mécanisme vous incommode, placez en dessous un ou deux numéros du SAMEDI, et l'agaçante musique cessera.

Il n'y a pas de meilleurs cuir à rasoir que celui que vous pouvez obtenir, en pliant en six une copie du SAMEDI. Cette bande polie donne un excellent fil au rasoir.

Pour une réunion d'amis, il n'y a rien de plus utile. Vous n'avez qu'à découper chaque semaine les farces et les vignettes du journal, et en couvrir les murs de votre appartement. Cela vous fera une magnifique tapisserie à bon marché.

Un de nos lecteurs nous écrit la note suivante : "Quand un importun vient, le soir, troubler mon repos ou mon travail, je lui donne à lire un numéro du SAMEDI, et je suis tranquille pour le reste de la veillée." Combien d'autres pourraient en dire autant !

Pour les acteurs de profession aussi bien que pour les amateurs, le SAMEDI leur est d'une grande utilité. Quand ils ont un rôle de nègre à remplir, au lieu de se noircir la figure avec le noir commun qu'ils emploient généralement, ils n'ont qu'à prendre un numéro du journal, le mettre dans une assiette et le faire brûler. Quand il ne reste plus que les cendres, il n'y a qu'à y ajouter de la vaseline et on fait une espèce de pâte noire, qui une fois sur la figure imite très bien le *négrillon*. Pour l'enlever, on se sert également de vaseline, et il ne reste pas de traces.

Souvent vous avez besoin d'une règle pour faire vos lignes droites, et vous n'en avez pas : rien de plus facile d'y remédier. Vous prenez deux

crayons de mine, vous les placez bout-à-bout, vous enroulez bien serré sur ces crayons une feuille du SAMEDI et vous collez le bord des feuilles.

Si vous désirez que vos tapis paraissent épais et moelleux, placez sur le plancher des copies du SAMEDI, avant de poser les tapis.

Pour le mal de dents, voici le meilleur remède connu : prenez une feuille ou deux du SAMEDI, faites les brûler sur une assiette, et quand s'est fait, soufflez sur les cendres ; vous verrez alors une petite tache brune sur le fond de l'assiette. Imbibez de cette tache, un des bouts de votre mouchoir, et appliquez sur la dent malade. Le mal s'en va comme par enchantement.

C'est un fait reconnu, que le papier est aussi chaud que la flanelle. Pour ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer ces chauds éredons que les riches emploient avec tant de profusion, ils n'ont qu'à étendre entre leurs draps et leur couvre-pieds plusieurs copies du SAMEDI, et ils seront chaudement couchés.

Le papier du SAMEDI étant fabriqué d'une manière toute spéciale, il peut servir de bouilloire. Voici la manière de s'en servir : Vous faites prendre au papier la forme d'un petit vase quelconque, vous y mettez de l'eau, et glaçant le tout au dessus de la flamme, votre eau devient aussi bouillante, que si elle avait goûté au poêle. Dans un cas pressé, vous pouvez vous préparer ainsi la meilleure tasse de café ou de thé possible, et le vase est bon marché.

Un *sportsman* enragé, que la guigne semblait poursuivre obstinément, nous raconte à quoi il eût recours un jour alors qu'il avait perdu à la chasse sa seule et unique coupe. "Je me trouvais seul, dit-il, dans une plaine immense et j'étais accablé de fatigue. Le soleil dardait sur moi ses rayons les plus ardents et la chaleur me consumait. Soudain, je vois à quelques pas de moi

LE SORT DU JOURNALISTE



Visiteur, au rédacteur en chef. — En passant, je vous apporte une nouvelle. Il y a dans mon village un homme qui n'a pas mangé depuis six semaines.

Le rédacteur. — Vraiment ? Quel est le nom du journal qu'il rédige ?

UNE BELLE AUDACE



Madame Barnabé. — Tiens, savez-vous que mon Adèle vient de recevoir son piano ?

Madame Colas. — Ah ! Il y a longtemps que vous cherchez à me chasser du voisinage ; eh ! bien ! vous ne réussirez pas.

une source d'où s'échappait une eau claire et limpide. D'un bond j'étais rendu, car ma soif était intense. Mais, misère ! comment faire pour boire, je n'avais ni tasse, ni gobelet, ni rien ! j'eus alors recours à un expédient. Je pris de ma poche le SAMEDI, et, déchirant la dernière page, afin de ne pas trop détériorer le journal, je confectionnai une espèce de carnet, avec lequel je pus boire et étancher mon immense soif. Je puis dire que j'ai bu de la bonne littérature."

Si, dans un convoi de chemin de fer, vous avez froid aux mains, enroulez-les dans un numéro du SAMEDI, et elles se réchaufferont bien vite.

Si vous coupez le SAMEDI par petites bandes bien étroites, et qu'à l'aide d'une lame de canif ou d'une paire de ciseaux vous roulez ces petites bandes en frisettes, elles feront une excellente matière pour matelas, oreillers, etc. Dans les hôpitaux on s'en sert souvent, et quand une maladie contagieuse l'a contaminé il est facile de brûler le matelas et de le remplacer.

Des semelles faites avec des bandes du journal, taillées et solidement attachées, préservent les pieds du froid d'une manière très efficace.

Ceci n'est que quelques échantillons des nombreux services que le SAMEDI peut rendre. Vous voyez que vous en avez pour plus que votre argent.

CEUR GÉNÉREUX

Bella. — Sais-tu, ma chère, qu'il n'y a pas une personne au monde, plus charitable que ce monsieur Bonenfant ! Tous les ans, il donne la moitié de ses revenus aux pauvres.

Corinne. — Moi, j'en connais un. Si notre oncle Henri ne possédait même rien au monde, il le donnerait tout.

PLEINE LIBERTÉ

La dame, (dégoûtée et enragée). — Dites donc, conducteur, est-il permis de cracher partout dans les chars urbains ?

Le conducteur, (d'un ton galant). — Oui, madame ; vous pouvez cracher partout où bon vous semblera.

LES LANCEURS DE PROVERBE

Un des exemples les plus curieux de ce genre est, à coup sûr, celui du proverbe : *L'appétit vient en mangeant*, lancé par Amyot, si bien lancé même, qu'on le lui a souvent attribué, et qu'on le lui attribue souvent encore.

Amyot, à peine reçu maître ès arts, traduisit Théagène et Chariclée, ainsi que quelques Vies de Plutarque, et dédia le tout à François Ier, qui lui donna en retour la riche abbaye de Belloczane. Il alla plus tard à Rome — à la suite du cardinal de Tournon dans l'intention de consulter les meilleurs textes de son auteur favori. Envoyé ensuite en mission au concile de Trente, il revint bientôt à Paris, et Henri II le nomma aussitôt pour prix de ses services, précepteur de ses fils. C'est durant cette éducation qu'il termina la traduction des Vies de Plutarque, qui sont son immortelle gloire, et qu'il dédia à Henri II. Quand Charles IX monta sur le trône, il le nomma grand aumônier de France. Mais l'illustre savant n'était pas encore satisfait, et, quelque temps après, l'évêché d'Auxerre ayant été déclaré vacant, il le sollicita et l'obtint.

Charles IX lui rappela alors, à ce qu'on rapporte, son ancien désintéressement : "Je croyais, dit-il, que vos vœux se seraient bornés à un petit bénéfice. Ne m'aviez-vous pas assuré, autrefois, que 1000 écus de rente suffiraient à votre ambition ? — C'est vrai, mais que voulez-vous,



I
Les passants. — Quelle brute que ce Vernier ? Il ne se passe pas une journée qu'il ne fasse pleurer sa femme.

II
Vernier. — Dis donc, Elise, s'il faut absolument que finisses ce roman, mets-toi dans une fenêtre de derrière.

sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant."

Certains auteurs ont affirmé que ce mot avait été dit là pour la première fois ; mais on trouve l'expression au chapitre V de *Gargantua* : "L'appétit vient en mangeant, disait Angeston ; mais la soif s'en va en buvant." (Angeston, c'est, suppose-t-on, Jérôme Hangest, mort au Mans en 1538.)

D'ailleurs, écrit Quintard, les anciens disaient déjà que "la bourse des mendicants n'est jamais pleine" (*mendicorum loculi semper inanes*), et Ovide, au livre VIII des *Métamorphoses*, nous montre un personnage, Eresichthon, que Cérès a condamné à la faim perpétuelle, et en qui l'absorption des mets développe l'appétit :

... Cimbus omnis in illo
Causa sibi est

Enfin, Quinte-Curce, au chapitre VIII du livre VII, rapporte un discours des Scythès à Alexandre, où se trouve cette phrase : "Tu es le premier chez qui la satiété ait engendré la faim." (*Primus omnium satietate parasti famem.*)

Le proverbe est donc plus ancien qu'on ne le croit généralement, et l'emploi spirituel qu'en a fait le célèbre Amyot, quarante ans environ après Rabelais, l'a tout au moins vulgarisé.

Il y a encore un grand nombre d'expressions, de formules heureuses que l'on trouve dans nos poètes et nos prosateurs, et qui ne sont souvent que la

saction, pour ainsi dire, d'anciens adages. Ainsi Corneille a écrit dans le *Médor* :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Racine, dans les *Plaideurs* :

Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.

Ce dernier vers n'est-il pas une simple paraphrase du vieux proverbe : *Tel rit au matin qui, au soir, pleure* ? Témoin ces vers d'un fabliau publié par Barbazan :

En petit d'eure, Diex labeure ;
Tel rit au matin qui le soir pleure.

Et combien d'autres exemples pourrions-nous glaner dans Boileau, La Fontaine ou La Bruyère ? N'est-ce pas celui-ci qui a dit, dans son chapitre sur les *Ouvrages de l'esprit* : Amas d'épithètes, mauvaises louanges ?

Enfin, Destouches, dans le *Glorieux*, n'a-t-il pas lui-même composé ce vers, qu'on attribue, d'ailleurs, trop souvent à Boileau :

La critique est aisée et l'art est difficile.

RENÉ DECAMRES.

LES TICS ROYAUX

Voici ce qu'on pourrait appeler les tics royaux et impériaux :

Le prince de Galles cligne de l'œil gauche en parlant.

Le prince Edouard, son fils, passe souvent un doigt sous le menton.

L'empereur Guillaume tire sa moustache avec énergie.

Le roi Humbert la caresse doucement.

L'empereur d'Autriche fait bouger ses favoris.

Le Tsar passe la main sur le sommet de la tête.

L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche ne peut pas parler sans tirer une petite boucle qu'elle a au-dessus de la tempe gauche.

CHAQUE FAUTE A SA PUNITION

Elle. — Te souviens-tu, il n'y a pas très longtemps, d'un certain jour de mai, où tu me confessais que tu m'aimais ?

Lui. — Dans tous les cas, il n'y a pas grand'chose à nous rappeler ; je sais bien que je t'en ai fait la confession, mais j'en subis la punition maintenant.

CRITIQUE ARTISTIQUE FIN DE SIÈCLE



Le père. — Ha ! C'est d'après Raphaël ? Et celui-ci, d'après qui est-ce ?

La fille. — D'après personne ; c'est un chrono.

Le père. — A présent que t'aim le dis, je reconnais parfaitement son style. Quel homme étonnant que ce Chrono ! Ce qu'il a produit de chefs-d'œuvre !

UN PEU TROP LOIN



Mademoiselle Lucie.—Qu'as-tu donc, papa ? Tu n'es pas fâché que Georges m'ait demandé en mariage ?
Le papa.—Quant à cela, c'est parfait ! Mais l'effronterie ! Il se permet d'emprunter mon parapluie !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

On discute sur le mérite respectif de nos diverses administrations :

—Elles possèdent toutes des employés honnêtes et sûrs, mais aucune ne peut lutter sur ce point avec l'administration des postes et télégraphes, dont la réputation est devenue proverbiale.

—Allons donc !

—Sans doute ! Vous n'avez donc jamais entendu parler de la franchise postale ?

—Savez-vous quel est l'animal qui a le meilleur caractère ?

—Non... lâche tout.

—C'est le chien, car il ne se fâche pas quand on lui fait une niche... au contraire !

Gustave à Kelfumiste :

—Sais-tu pourquoi il y a tant d'imbéciles en France ?

—Non.

—C'est parce qu'il y a trop d'esprit de parti.

Entendu, hier, dans un train de banlieu :

—Avez-vous lu ? Encore une catastrophe de chemin de fer...

—Oui, quand on prend le train on n'est jamais certain qu'on arrivera. On a toujours sur la tête l'épée de Damoclès.

Et un gros homme, qui jusque-là est resté silencieux, intervient alors :

—Aussi, quel besoin y a-t-il de donner des épées aux agents de chemins de fer ?

Un chef de cuisine soumet la carte du jour à l'approbation de son patron, un restaurateur à la mode.

Celui-ci lit, en tête : *Petite marmite.*

—Malheureux ! s'écrie-t-il, vous voulez donc faire sauter mon établissement ?

Dans un magasin de nouveautés :

—Que désire Monsieur ?

—Une douzaine de mouchoirs.

—Et avec ça ?

—Avec ça, je me moucherai, parbleu ?

Un nègre passe en police correctionnelle comme prévenu de vol au préjudice d'une blanchisseuse.

—Je ne connais pas madame, dit-il au Tribunal.

La plaignante.—Il ose dire qu'il ne me connaît pas, et je le blanchis depuis un an.

Le président.—Convenez, Madame, que s'il se plaint de la façon dont vous le blanchissez, il n'a pas tout à fait tort.

Chez l'avocat :

—M. X... est-il chez lui ?
—Impossible de le voir... il est au lit, malade, et tellement faible...

—Vraiment !...
—Qu'il serait incapable de soulever... la moindre difficulté.

Les douceurs de l'à-peu-près.
Notre jeune confrère R... revient triomphant de chez un de nos plus illustres savants à qui il avait mission de demander son portrait pour le reproduire dans un journal quotidien.

—Et comment avez-vous fait pour décider le grand homme, toujours si rebelle, à ce genre d'invites ? demande le directeur du journal.

—Rien de plus facile, il a dit oui lorsque je l'ai eu un instant tanné !

Sur un paquebot transatlantique.
Entre compagnon de cabine :
—C'est égal, le logement est bien petit !
—Mon cher, tu n'es jamais content : nous sommes au large et tu te plains d'être à l'étroit.

Chez la sonnambule :
—Ce n'est pas rassurant du tout ce que vous venez de me prédire.
—C'est tout ce que je puis faire pour la somme que vous me donnez. Pour 10 francs, vous auriez eu un avenir des plus riants.

Chez le docteur X...
Oh ! cher docteur, dites-moi donc quels sont les dangers du diabète ?
—Mais... fait le docteur hésitant.
—Vous pouvez parler sans crainte : ce n'est pas moi qui en suis menacé, c'est ma belle mère.

En chemin de fer :
Un voyageur hisse à grand-peine dans un filet une énorme valise ; une dame placée juste au-dessous pousse des cris d'effroi :
—Prenez garde, cela peut tomber !...
Le voyageur, haussant les épaules :
—Oh ! ça ne fait rien... Il n'y a rien de fragile dedans.

Président.—Vous êtes un filou incorrigible ; c'est au moins la vingtième fois qu'on vous prend en flagrant délit...

L'accusé (interrompant).—...d'ignorance en arithmétique, mon président : je multiplie les soustractions, voilà tout !

Un dentiste opère un client qui pousse des cris épouvantables :

—Saprebleu ! Ne criez pas comme ça !
—Oui, je comprends ; cela vous peine de me voir souffrir...

—Sans doute ; mais il y a dans le salon des clients qui attendent leur tour, et vous leur ôtez la confiance !

—Ah ! disait hier le docteur X..., je suis harassé. Je viens de voir un malade au faubourg Saint-Antoine, un autre près de Vaugirard, un troisième aux Ternes.

—C'est dire que vos malades sont à toute extrémité.

—Qu'est votre père ?
—Il est mort.
—Mais, avant, qu'était-il ?
—Il était vivant.

Calino passe devant la Bourse. Suivant l'usage, il veut mettre sa montre à l'heure du cadran officiel. Mais s'apercevant qu'il a justement oublié sa montre, il fixe bien l'horloge et murmure :
—Ça m'est égal, je me rappellerai bien l'heure !
Et il rentre chez lui au bout d'une demi-heure en répétant : trois heures douze ! trois heures douze !...

Les belles-mères :
X..., qui vient d'enterrer la sienne, a fait graver sur sa tombe :

*Elle ne voulait que mon bonheur
Sa mort l'a bien prouvé.*

Écho américain.

Un pasteur mormon, très rêveur de nature, heureux père de dix-sept enfants, se promène et est accosté par un petit garçon qui sanglote amèrement.

—Viens, mon petit, ne pleure pas, dit tendre le pasteur, viens à la maison avec moi.

—Ma chère amie, dit-il à sa femme, je vous amène ce petit garçon, que j'ai trouvé dans la rue. Qu'il devienne notre enfant.

—Mais il l'est déjà ! s'écrie la femme étonnée : tu ne t'es donc pas aperçu que c'est un de nos petits garçons ?

Entre locataires grincheux, mais farceurs :
—Quelle race que ces propriétaires ! Ils saisissent le moindre prétexte pour vous augmenter.
—Que voulez-vous ? Location fait le larron.

En police correctionnelle.
Une dame plus que mère est citée à la barre comme témoin.

Le président, après lui avoir demandé son nom et prénoms, la prie de lui dire son âge.

La dame (avec hésitation).—Trente-neuf ans.
Le président (avec bienveillance).—Voyons, Madame, un peu de courage. Complétez !

Un propriétaire va dans ses écuries et trouve les enfants de son cocher en train de jouer. Il se nomme, et demande à l'un des moutards de son automédon :

—Eh bien ! maintenant, mon petit bonhomme, sais-tu qui je suis ?

—Oh ! oui, répond le gamin, vous êtes le Monsieur qui monte dans la voiture de papa.

Un avocat, bien connu au Palais pour les sévices et injures graves qu'il prodigue à la langue française, disait l'autre jour :

—On me reproche de ne pas savoir le français. Eh ! mon Dieu ! Démosthène et Cicéron le savaient moins que moi encore !

La petite Hélène est surprise par sa mère en train de dévaliser l'armoire aux confitures.

—Fi ! Mademoiselle, que c'est laid d'être aussi gourmande ! Que diriez-vous si vous me voyiez manger de la confiture sans pain ?

—Je dirais... donne-m'en un peu.

Baccalauréat ès science.
L'examinateur de physique.—Pourriez-vous me dire quel est le meilleur isolateur connu ?
Le candidat.—La pauvreté, Monsieur.

ESQUISSE D'APRÈS NATURE



*De quel côté marche la petite fille
De quel bord va le chien ?*

LE DARWINISME JUSTIFIÉ



On a vu des êtres humains descendre d'un singe.

LES RATS ET LES NAVIRES EN DÉTRESSE

C'est un fait reconnu, que les rats désertent les vapeurs qui vont sombrer ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils n'attendent pas que l'accident soit arrivé pour déguerpir. On dirait qu'ils ont comme pré-sentiment de la chose, ils se sauvent quelques heures avant. Voici d'ailleurs ce que raconte un vieux pilote d'expérience :

« Un jour, je dirigeais un vapeur qui remorquait plusieurs barges. A un moment donné, je vis s'échapper d'une des barges, une quantité de rats. Je devins certain que quelque chose était pour arriver. De fait, quelques quatre ou cinq heures plus tard, la barge d'où les rats s'étaient sauvés, sombrait, ayant donné sur des récifs. »

Le même phénomène a été observé lors de l'incendie du vapeur « *Oliver Beirne* », Quelques heures avant l'incendie, une nuée de rats montèrent sur le pont, et sautèrent à la mer.

QUEEN'S THEATRE

"EAST LYNNE"



Cette pièce n'est pas tout à fait une nouveauté, au contraire ; et l'interprétation de cette semaine n'était pas de nature à la rajeunir. Mesdemoiselles Eva Mountford et Alice Wambold, MM Elmer Grandin et W. J. Cooney ont de la valeur ; mais les acteurs secondaires sont tout à fait insuffisants. Néanmoins, la représentation mérite d'être vue.

Eva Mountford tire un bon parti du rôle un peu monotone qu'elle a à remplir. Dans les scènes de jalousie des premiers actes, elle a des mouvements bien vrais et bien vécut. Elle joue aussi avec succès la douleur et les larmes.

Mademoiselle Wambold joue bien, elle aussi. On pourrait peut-être demander plus de conviction dans son action. Mais elle est jolie femme et on lui pardonne un peu de froideur.

M. Grandin joue très bien dans les premiers actes. La scène où il excite la jalousie de lady Isabel, celle où lui et cette dernière décident de devenir étrangers l'un à l'autre, sont irréprochables. Moins bien réussie est la scène de l'arrestation au 1^{er} acte.

Pour clore la liste des acteurs qui méritent d'être mentionnés, il convient de nommer M. Cooney, qui est peut-être le seul à qui on ne puisse pas reprocher de défauts marquants dans l'interprétation.

Nous espérons qu'il y aura foule à chaque représentation. Les deux dernières représentations auront lieu samedi après-midi et soir.

La semaine prochaine les M. A. A. Menestrels.

IN MEMORIAM

Je me souviens du jour où, recueillie, émue,
Pour suivre son convoi, la foule se pressait
Je pus, indifférent et sans l'avoir connue,
Constater quels poignants regrets elle laissait.

Et depuis lors, j'entends très souvent parler d'Elle,
Toujours avec respect et vénération.
C'était pour vous un ange, une épouse modèle,
Rémunissant l'amour à l'abnégation.

On dit qu'elle était bonne et douce et charitable,
Que l'on trouvait chez elle un accueil généreux.
L'ami pouvait entrer et s'asseoir à sa table ;
La porte était sans cesse ouverte aux malheureux.

Vous n'êtes pas le seul qui pleure et qui regrette,
Celle qui du destin éprouva les rigueurs.
L'affection peut être plus ou moins discrète.
Sa mémoire est gravée au fond de tous les cœurs !
UN AMI.

SON IDÉE SUR L'ÉTIQUETTE

Le vendeur.—Madame, je suis agent pour un nouveau livre sur l'étiquette.

La domestique.—Vraiment ! Eh ! bien, monsieur, pour mettre votre livre en pratique. Allez sur l'herbe au bas de l'escalier nettoyez vos chaussures.

Le vendeur.—Oui, madame ; ainsi que je vous disais, je...

La domestique.—Ne savez-vous pas qu'on ôte toujours son chapeau lorsqu'on parle à une dame à sa porte ?

Le vendeur.—Oui, madame. Je vous disais donc que...

La domestique.—Sortez donc vos mains de vos poches ; ce n'est pas une place pour les mettre !

Le vendeur.—Oui, madame ; cet ouvrage que je vends.

La domestique.—Otez-moi ce tabac de votre bouche ; quand un homme mâche du tabac, il devrait être assez gentil de ne pas le faire en compagnie des dames, c'est très dégoûtant.

Le vendeur.—Voilà, madame ; et maintenant madame, j'attire votre attention sur ce magnifique volume.

La domestique.—Attendez un peu ; cachez-moi ce vilain mouchoir sale, et tâchez de vous mettre un peu de cosmétique sur vos cheveux. Vous êtes effrayant à voir comme cela ! Vous dites que vous avez un livre nouveau sur l'étiquette ? Moi, je n'en ai pas besoin, je suis la servante ici, mais je vais aller demander à madame ; ce matin elle m'a traitée de menteuse ; peut-être qu'elle en achètera un.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Première servante.—Comment aimes-tu ta nouvelle situation ?

Seconde servante.—Je ne l'aime pas du tout.

Première servante.—Est-ce qu'on ne te traite pas bien ?

Seconde servante.—Pour ça oui ; mais ils parlent tellement fort dans la maison, que j'entends tout sans avoir à écouter. Tu sais, ça ôte tout le plaisir.

LEQUEL RESSEMBLE PLUS A L'AUTRE



Un de face, c'est bien un canard ; mais en faisant un demi-tour à droite, c'est positivement un lièvre.

NOS VIEILLES CONNAISSANCES



Un ami retors ; mais sûr.

LES ARMEMENTS DE L'EUROPE

Aucun Etat, à part la Russie, qui consacre annuellement plus de huit cent millions à l'entretien de ses forces—et surtout à la réfection de son outillage—ne subvient à des dépenses militaires aussi considérables que la France.

Voici d'ailleurs un tableau comparatif des budgets de guerre des principales puissances de l'Europe :

Allemagne, 120 millions de piastres ; Angleterre, 100 millions ; Autriche Hongrie, 64 millions ; Italie, 50 millions ; Espagne 30 millions.

La préparation de la guerre, ou si l'on veut la défense de la paix, coûte au continent encore plus de \$600,000,000 chaque année.

L'Allemagne entretient un contingent de paix de 520,000 hommes, sensiblement égal à celui de la France (512,000). Si le nouveau projet de loi fédérale était voté par le Reichstag, les forces allemandes dépasseraient celles de la France de près de 60,000 hommes. Mais elles seraient encore inférieure de 250,000 au contingent russe (820,000).

On évalue à 3,850,000 les effectifs de guerre de la France, à 4,500,000, ceux de l'Allemagne, à plus de 6 millions (avec l'armée territoriale et les Cosaques), ceux de la Russie.

Au total, l'Europe pourrait mobiliser près de 25 millions d'hommes.

THÉÂTRE ROYAL

LA TROUPE BURLESQUE DE HENRY

Le Théâtre Royal a été rempli comme d'habitude, à chaque représentation.

Mlle Marie Rostello, qui a dernièrement fait perdre la tête à l'un de ses admirateurs, a paru tout à fait remise des émotions qu'elle a dû éprouver lorsque ce malheureux a voulu l'assassiner.

C'eût été une grande perte pour le théâtre s'il eût réussi.

La charmante actrice a été accueillie au Royal, avec une sympathie marquée. Elle joue et chante avec beaucoup de talent et sait plaire à son auditoire.

Mlle Dewitt est un cornettiste de premier ordre. Will West, excellent chanteur, et Matthews et Bulger donnent les bouffonneries nègres avec aplomb et sans surcharge.

Mlle Pauline Cooke et May Clinton sont de merveilleuses tireuses à la cible.

Mlle Texarkansas, comme danseuse, brille au premier rang. Elle est prodigieuse.

Le programme du Royal offre beaucoup d'attraits, cette semaine.

La semaine prochaine, J. H. Wallick tiendra l'affiche. C'est un acteur de grand mérite.



UN JOUR GLORIEUX POUR COCOTTE



Le magistrat.—Je vais être obligé de vous imposer dix piastres. Vous avez été surpris menant votre cheval au delà de six milles à l'heure.

Cléophas Baulieux.—Monsieur le juge, vous allez m'en donner un reçu. Il faut que je montre cela à ma vieille jument ; autrement, elle ne voudra jamais croire qu'elle a fait six milles à l'heure.

MUSIQUE KABYLE

Lorsque j'essaye de persuader à des amis français que la musique kabyle est pleine de poésie, ils sourient ou ricanent, se bouchent les oreilles, comme si leur tympan était déchiré par la seule souvenance des notes criardes et des coups de tambour, frappée à tour de bras et entendus à bout portant. Ils ne peuvent en effet me comprendre ; ils n'ont pu apprécier cette musique qu'en "chambre" pour ainsi dire, lors d'une fête arabe ou bien dans les rues d'une ville : elle est alors insupportable. Il faut à ces mélodies barbares et bruyantes un cadre approprié : un cirque de montagnes raides et pelés ou une plaine rousse sans limites et il faut, surtout, les entendre de loin. Elles ont alors un charme étrange, mais réel ; on s'explique que, malgré leur rythme monotone et triste, elles aient le privilège d'exalter les passions belliqueuses des algériens ; elles pleurent avec eux leurs grandeurs passées et la perte de leur indépendance.

Lorsque ; après une longue étape, on aperçoit, se détachant sur le soleil couchant le minaret du village où vous attend l'hospitalité, que, tout à coup dominant les *you you* des femmes, éclatent les notes sautillantes de la clarinette, que l'on entend de ravin en ravin gronder les coups graves des lourds tambours, alors seulement on apprécie la saveur de ces chants primitifs : ils se fondent dans la grandeur un peu morne des paysages d'Afrique et s'harmonisent avec le caractère de races qui peuplent ce vieux sol où l'on s'est tant battue, où l'on a tant souffert.

Un soir d'été, perché sur un grand roc de grès, je contemplais le ciel sans brumes et l'Occident violet où de petits nuages cuivrés et frangés d'or pâle montaient tumultueusement de l'horizon. Après une journée de courses, je jouissais à la fois dans le silence absolu de la campagne du repos du corps lassé et de l'annéantissement délicieux de l'esprit. Soudain, à un coude brusque du sentier qui serpentait au fond d'un ravin, tout le cortège bruyant d'une noce kabyle apparut, rapetissé par l'éloignement et la hauteur.

En apercevant la vallée qui, toute jaune des chaumes, s'étendait flamboyante devant eux, les musiciens la saluèrent d'une aubade dont les échos, affaiblis pas la distance n'arrivaient cependant, nets et scandés, lorsque la noce franchissait une crête, plus doux et plus tristes du creux des ravins.

Après maintes roulades, les clarinettes entonnèrent à l'unisson, la marche des Ait-Mokraane

d'El Kalaa : Le rythme m'en transporta ainsi qu'en un songe bien des siècles en arrière : les nuages de cuivre resplendirent comme des cuirasses et, dans la lueur violette du couchant, je vis se heurter les guerriers et flamboyer les yataghans.

Avec l'air belliqueux, porté par le vent du soir, tout un souffle de guerre monta vers moi et, dans la plaine nue, se déroula l'épopée de la conquête du Mogheb et de l'Espagne :

A l'appel des notes criardes, se leva de l'orient comme les oleil, le chamelier illettré du Hedjaz, armé de la seule foi qui sauve. La croyance nouvelle, semblable à un météore, grandit en décrivant son orbite immense au-dessous de la vieille Ifrikia !

Avec elle, la foule des tribus maigres de l'Arabie se rua à la conquête de la terre promise, ne comptant point les jours de feu sans eau, les nuits glacées, les combats quotidiens, les monceaux de cadavres, répétant seulement le même cri, qui sonnait aussi s'envolant joyeux et fier du pavillon de bois des clarinettes : "Dieu seul est Dieu et Mohamed est son prophète !"

Puis le tambourin marqua des coups sourds comme le pas des coursiers frappant la terre. C'étaient les haletantes chevauchées de Sidi Okba et de Tarik ; les remparts des villes croulent, les idoles se brisent, la croix se renverse, le croissant monte radieux !— Et toujours le peuple en exode tourbillonnait, rasant la terre qu'il laissait derrière lui chauve et rouge de sang, puis, s'enlevant d'un dernier vol, plongeait ses cavales dans l'Océan, étonné qu'Allah lui-même mit une borne à ses conquêtes.

D'un seul remous, le flot des guerriers en turban, grossi des Berbères convertis, franchit le détroit et fit de l'Espagne ce qu'il avait fait de l'Afrique :

Les Pyrénées géants ne l'arrêtèrent point, il déborda sur l'Aquitaine, s'étendit jusqu'aux plaines de Poitiers. Mais là, il frappa un mur d'hommes roux venus du Nord, bardés de fer sur des chevaux géants, dressés comme un écueil inébranlable : la race franque pour la première fois avait pris contact avec les guerriers de l'Islam et les dispersa en poussière aux quatre vents du ciel.

Dans les nuages qui volaient en rasant l'horizon devenu gris, je vis la fuite des ardents chevaux du Mogheb, les burnous blancs qui flottaient courbés sur les encolures ; j'entendis, avec le chant des clarinettes le cliquetis des éperons, les cris des blessés, le hennissement des chevaux, le grincement des fers qui se heurtent. Ainsi que la masse d'armes de Charles Martel, les coups du tambour paraissaient sonner sur des crânes, les tambourins bruissaient comme la grêle des fléaux d'armes frappant sur les cottes de mailles, au dedans desquelles les os se brisaient semblables à des lièves pressées dans un scortin d'alfa.

La musique se tut brusquement et je ne perçus plus que la voie grave de la Soumam resserrée dans les gorges d'Il Naten sourde comme le bruit de l'éroulement de tout un peuple en fuite.

* *

Le cortège arriva au village et pénétra sous la voûte sombre des ghorfa : les enfants qui accompagnaient la mariée portant les présents de l'époux et la dot, entonnèrent leurs chants licencieux ; les grands plats de bois pleins de couscous blancs surmontés de viandes bouillies circulaient et, leur faim apaisée, les musiciens reprurent leurs accords : C'était le chant nuptial.

Et moi, à la lueur rouge des foyers, je vis alors sur la terre conquise de l'autre côté du détroit, l'émir de Grenade descendant de sa jument blanche à la porte de ses palais où couraient les dentelles de marbre. Sous le porche immense qui rutilait, il dressa sa sombre et impassible silhouette ; ni les cris du peuple joyeux, ni la vue des trophées, ni la fumée des cassolettes qui l'enveloppaient d'un mystique nuage ne semblaient l'ébranler. Il entra, laissant sur les dalles traîner ses longs éperons.

Et, comme moi, du reste, il entendait scandant le chant triomphal des clarinettes, le pas lourd des guerriers chrétiens résonnant avec les tambours : ils descendaient déjà des Asturies, portant avec eux, comme un feu sacré, l'amour de leur patrie et la haine de l'envahisseur. J'entendis la masse noire de tous les opprimés battre les murailles de l'Alhambra et le cortège triomphal s'évaporant, je ne vis plus que le retour des berbères vers ce Magheb qui les avait vomis.

Alors il me parut que les clarinettes gémissaient sur le malheur de leur race, pleurant comme Boabdil, le trône perdu ; et jetant un cri aigu et modulé comme celui du cheval qui sent venir la mort, elles se turent brusquement.

Le bruit de la Soumam qui, sans répit, coulait vers la mer me parut étendre, sur tout ce peuple que tuait la civilisation de l'Occident, un vaste linceul, recouvrant d'une même uniformité grisâtre la splendeur et la décadence du Mogheb.

* *

Fatigués, les musiciens s'étaient tus, les enfants sommeillaient, le silence s'apesantit de nouveau plus lourd maintenant que les feux éteints n'animaient pas la nuit sans lune.

L'impression ne s'effaça point pourtant de mon esprit ; longtemps s'agitèrent à mes oreilles les frémissements des tambourins ; il y eut comme des ailes molles qui heurtèrent mes joues je pensais que c'étaient les âmes de ceux qui ne sont plus qui rappelaient à ma pensée. Avec le chant tout à tour triomphal et mélancolique des airs entendus qui revenaient très doux en mon esprit surexcité, je montais vers le ciel noir, où les fils retrouvent leurs pères et reposent encore leurs têtes sur le giron de ceux qui les ont tant tant aimés.

BOU-YABÈS.

ÉCHAPPÉ BEL

Sansplume.—As-tu su comment le vieux Boisseac a échappé à la mort ?

Jos. Machine.—Non ; comment cela ?

Sansplume.—Il s'est endormi le gaz éteint, mais tout grand ouvert ; et son haleine l'a sauvé.

Jos. Machine.—Son haleine ?

Sansplume.—Oui ; aussitôt que le gaz a atteint la bouche, il s'est enflammé.

ORNEMENTS UTILES



Sambo.—Mademoiselle Sapinette, ces messieurs m'envoient vous demander une de vos broches à cheveux ; nous venons de briser un des cerceaux du croquet.

AFFAIRE DE GOUT

(Dans une salle d'attente.)

I
Le nègre.II
L'opinion du juif sur le nègre.III
L'opinion de l'Irlandais sur le juif.IV
Le nègre corrigé.

LES PORTRAITS DE CHRISTOPHE COLOMB

Les communications italiennes concernant un prétendu portrait de Christophe Colomb, ne sont qu'un tissu d'hypothèses.

Il n'y a pas la moindre preuve que la peinture possédée par le Dr di Orchi, de Côme, ait jamais fait partie de la galerie de Paul Jove.

Le Dr di Orchi aurait hérité de sa belle-mère cette peinture, laquelle belle-mère aurait appartenu à la famille de Paul Jove, mort il y a trois cent cinquante ans.

Qu'est-ce que cela prouve, vraiment ?

Dans le petit volume que M. Henry Harrisse vient de faire paraître : *Christophe Colomb devant l'histoire*, il y a une note étendue sur ces portraits apocryphes. Nous en détachons le passage suivant :

Dans les *Elogia* de Paul Jove, publiés de son vivant, en 1551, à Florence, on trouve à la p. 45 une biographie de Colomb, portant pour titre : *Sub effigie Christofori Columbii*. Paul Jove a donc possédé un portrait, un prétendu portrait du grand Génois, et cette mention est la plus ancienne d'un portrait de lui qu'on connaisse. A cette époque, il était mort depuis quarante-cinq ans, et il avait quitté l'Italie, pour n'y jamais revenir, depuis quatre-vingt-deux années.

Le dire, souvent répété et toujours sans contrôle, que la galerie de l'évêque de Nocera contenait plusieurs portraits de l'amiral, repose uniquement sur des attributions que rien ne justifie. Il y a quatre prétendues images du célèbre navigateur, que l'on affirme provenir en ligne directe de la collection Jovienne, et comme elles ne se ressemblent pas, on en a tiré la conséquence que le trop fameux écrivain posséda plusieurs portraits de ce genre. C'est ce que les gens qui raisonnent appellent une pétition de principes.

Plusieurs éditions furent faites de ces *Elogies* : mais c'est seulement dans celle qui fut publiée à Bâle en 1577, que l'on mit une effigie de l'illustre navigateur.

Le mot *effigie*, au singulier, dans la mention précitée, indique la possession d'un seul portrait de Colomb, et de fait il n'y a pas l'ombre d'indice que Paul Jove en ait eu deux, encore moins une demi douzaine.

Admettons que Paul Jove ait possédé deux portraits du célèbre Génois, naturellement c'est l'un de ceux-ci qui a été reproduit dans ses *Elogia*. Si celui du Dr di Orchi est l'autre, ils doivent se ressembler.

Or, rien de plus dissemblable et de plus contradictoire que ces deux effigies. Elles s'excluent l'une l'autre, et, conséquemment, il ne peut y avoir que l'une des deux qui soit authentique — et encore ? C'est donc le portrait apocryphe que Paul Jove, ou les éditeurs de ses *Elogia*, travaillant avant 1575 dans la galerie même, auraient choisi pour figurer dans son livre ? A qui fera-t-on jamais croire une baliverne pareille ?

Non, il n'y a pas de portrait authentique de Christophe Colomb. Il n'y en a jamais eu ?

— Nous avons dit, il y a quelque temps, qu'on

UNE QUI NE SE FERA PAS DUPER



Madame Sabretache. — Vous ne vous servez plus du docteur Mongin ?

Madame Pensatout. — Je ne pense pas. Un homme qui fait venir un autre médecin quand il est malade ! Il n'y a pas danger qu'il se fie à lui-même quand ça le regarde ! Eh ! bien, je vais faire comme lui.

avait choisi pour l'effigie des pièces-souvenirs de 50 cents que le trésor doit faire frapper pour l'exposition de Chicago, un portrait de Christophe Colomb peint à Grenade en 1512 par Loranzo Lotto. Ainsi paraissait réglé le différend qui s'était élevé, à propos du choix de ce portrait, entre le département du Trésor et la commission de l'exposition. Mais voici que le *Courrier des Etats-Unis* dit qu'un érudit américain, M. Fisher, a déclaré que "malgré toutes les déclarations contraires faites par des gens intéressés, le portrait de Christophe Colomb par Lotto n'est pas authentique, et que c'est simplement une œuvre fictive et de pure imagination." M. Fisher ajoute que l'auteur n'a jamais vu Christophe Colomb, et que le portrait qu'il en a fait est une grotesque image de l'homme que les Etats-Unis et l'Espagne sont en train d'honorer.

— A Madrid, dans une des salles du bas de l'Exposition rétrospective européen-américaine, se trouvent exposées, dans la salle des Etats-Unis, si je ne me trompe, des reproductions (photographies, dessins, peintures) de la plupart des portraits de Colomb connus et inconnus. Celui qui ne voudra pas, ou ne pourra pas aller à Chicago, pourra, dans cette superbe exposition, ouverte seulement le 30 octobre, se rendre compte de la façon dont on a interprété les traits du célèbre navigateur, comparer les portraits entre eux, et se former un jugement, alors que les descriptions écrites ne peuvent remplacer l'examen des nombreux portraits exposés.

OROEL

APPARENCE DE CHIEN PENDU

Premier tramp. — As-tu vu notre ami Lustucru dernièrement ?

Second tramp. — Oui, la semaine dernière.

Premier tramp. — Qu'est-ce qu'il avait l'air :

Second tramp. — A dire vrai, il avait une vraie apparence de chien pendu.

Premier tramp. — De chien pendu ?

Second tramp. — Eh ! oui ; il sortait d'une grange à la course, et il traînait un *bull-dog* attaché au fond de son pantalon.

PAIN DE MUNITION

L'horizon est rouge des incendies que les Bava- rois ont allumé dans la plaine. La dévastation est partout : à dix lieues à la ronde où l'ennemi a passé l'herbe a disparu.

Et cependant, là-bas, dans les positions prus- siennes, au milieu des cadavres, par milliers, que la bataille a jetés par terre, dans l'horreur de la nuit infernale, le tic-tac du moulin de Loreau se fait entendre.

Depuis deux jours, il moud par ordre du gé- neral en chef prussien, sous la surveillance et la garde de vingt-deux hommes, commandés par l'officier Bergman. La canonnade n'a pas inter- rompu la mouture, car les troupes ennemies n'ont plus de pain, tous leurs convois ayant été enlevés par les soldats de Chancy.

Les réquisitions alimentent les meules de Lo- reau.

Cependant, le dernier sac de froment a passé sous la meule et le moulin s'arrête.

L'officier Bergman, brute galonnée, casquée, éperonnée, s'approche du meunier :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lui dit-il en un fran- çais correct, qui atteste que pendant la paix cet homme a vécu sur le boulevard des Italiens.

Loreau, le toisant insolemment :

— Parce que je n'ai plus de grain, répondit-il.

— Plus de grain ?

— Oui, plus de grain !

— Je vais te donner vingt hommes et tu iras avec tes charriots en chercher à cette ferme, là- bas, yue mon régiment occupe.

— Non, je n'irai pas ; ceci n'est point mon af- faire.

— Tu dis... s'exclama Bergman dont la main se porta à la crosse de son revolver.

— Je dis que ce n'est point ma besogne d'aller piller un voisin, un compatriote français.

— Je puis t'y forcer.

— Non ; tuez-moi si vous voulez, mais j'en ai assez de vous moudre le grain que vous volez à mes malheureux compatriotes, ruinés, crevant de misère et de faim.

— C'est la guerre...

— Maudite soit-elle, votre guerre, mais je n'o- béirai pas.

Bergman, haussant les épaules, avait tiré son revolver, l'avait armé et allait brûler, sans plus de façon, la cervelle de Loreau...

Tout à coup, il se ravisa :

— Ce sera pour plus tard, fit-il. Holà ! deux hommes ne perdront pas de vue ce gaillard, pen-

dant que vingt autres iront cher- cher le grain à la ferme.

Léissé seul avec ses deux gar- des, Loreau les entraîna dans sa cave pour les régaler d'une bou- teille de vieille eau-de-vie.

Les deux hommes tombèrent foudroyés : ils venaient d'absorber de l'acide sulfurique.

Loreau se hâte de faire dispa- raître l'un des deux cadavres dans l'amoncellement des sacs vides et pleins.

A l'autre !

L'autre est jeté dans le foyer incandescent de la machine à va- peur.

Une heure suffit au brasier pour réduire presque en cendres le corps du malheureux soldat.

Alors Loreau consomme son œuvre effroyable.

Il sort les débris du foyer et les renferme dans un sac rempli de froment.

Sur ces entrefaites, la corvée revenait de la ferme avec un char- gement de grains.

— Fichue odeur, s'exclama l'of- ficier. Quelle-drôle de cuisine as- tu faite pendant notre absence ?

Loreau ne répondit rien, se contentant de hausser les épaules.

— Et mes hommes, reprit l'of- ficier, où sont-ils ?

Loreau désigna du doigt deux ombres qui se profilèrent au loin.

— Bon... continua Bergman, je les retrouverai demain ; leur af- faire est nette. Chacun deux balles pour abandon de poste. Toi, le meunier, tâche de marcher droit ; les fous du régiment attendent la farine que tu vas moudre toute la nuit. Le grain que nous apportons est de belle qualité ; cela fera de l'ex- cellent pain de munition. A ta besogne ! Nous te laissons pour dormir un peu ; quatre jours de bataille... mes hommes n'en peuvent plus...

Léissé seul, Loreau s'occupa de la tâche anti- patriotique qui lui était commandée, le revolver sur le front.

Les meules recommencèrent à tourner, exécu- tant leur travail métho- dique.

Tout à coup, Loreau, après avoir jeté un rap- ide coup d'œil autour de lui, se dirigea vers la cave, chargea sur ses robustes épaules le sac de grain contenant les restes du soldat qu'il ve- nait d'incinérer, puis, re- venant vers les meules, il en jeta le contenu sous elles.

Un horrible craque- ment se fit entendre d'a- bord ; en quelques tours les restes furent pulvé- risés et mêlés à la farine.

Loreau, avec sa pelle, mélangeait l'amas des fa- rines de façon que tout l'ensemble des grains écrasés eut une part des cendres du Bava- rois.

Quand il eut fini, il appela :

— Un coup de main, dit-il, pour mettre en sac.

L'officier lui dépêcha quelques hommes, et les sacs, au fur et à me- sure qu'ils étaient rem- plis, étaient portés sur les charrettes.

EN COMMUNAUTÉ



— Arrête un peu, petit Jean, laisse-moi le gratin.

L'officier paraissait satisfait.

— Le régiment aura du pain de munition, dit-il.

Et, pour ta diligence, je recommanderai ta vilaine peau et ta baraque aux égards de l'artil- lerie.

Et tous de rire devant cette promesse dont l'exécution leur paraissait problématique.

— Vous êtes bien bon, dit narquoisement le meunier. Je vous assure que vous avez tort de rire. Car sans mes meules vous n'auriez pas ce bon pain de munition dont vous vous lécherez les lèvres.

— Aussi, sois certain que nous ne te canonne- rons pas, mais, plutôt, que nous te canoniserons en mémoire du service rendu. On nous fait pas- ser, dans vos gazettes gauloises, pour des mon- tres, des échappés de l'enfer... Nous sommes simplement des soldats qui se défendent lors- qu'ils ont des adversaires devant eux et se ven- gent, entends-tu ? et se vengent... lorsqu'ils sont trahis... Allons, Loreau, un coup d'eau-de-vie pour que nous bavions à la conservation de ton moulin.

Le meunier, tressaillant, descendit à la cave.

Cette fois, il n'offrit point d'acide sulfurique aux ennemis de son pays, mais de la bonne li- queur de vigne, sincère produit de la distillation opérée par lui-même dans son alambic...

Les vingt hommes en burent dix litres.

Presque tous étaient ivres lorsqu'ils s'éloigné- rent du moulin.

Le meunier, délivré enfin de leur odieuse pré- sence, se prit à réfléchir aux suites de sa mou- ture...

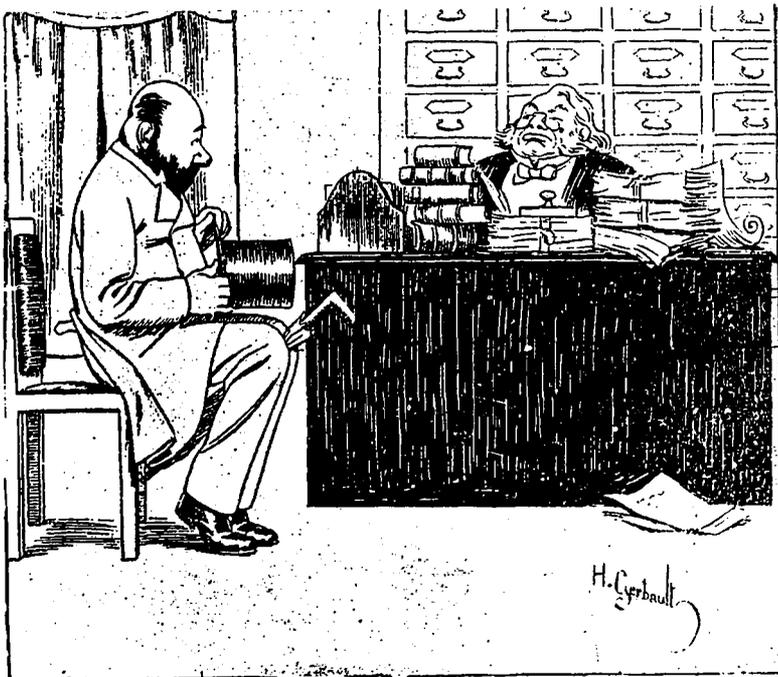
La mixture inconnue qu'il venait de faire, à l'usage des estomacs bavarois, allait causer sûre- ment quelques décès : un major quelconque ferait une analyse de la farine et peut être y trouve- rait-il des débris révélateurs...

— Alors... la vengeance... dont avait parlé Bergman...

Attendre le retour des Bavarois était le comble de l'imprudence.

Il n'y a pas de bravoure à lutter seul contre tout un régiment, et Loreau pensait qu'il avait encore quelque bonne œuvre à accomplir pour

BRUTALITÉ

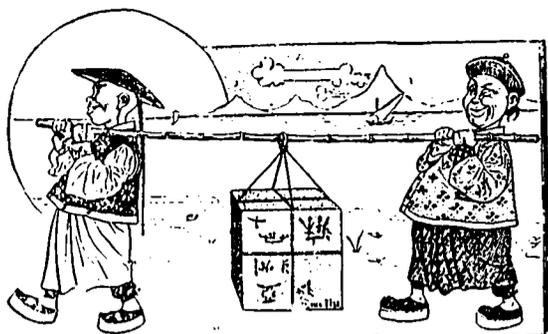
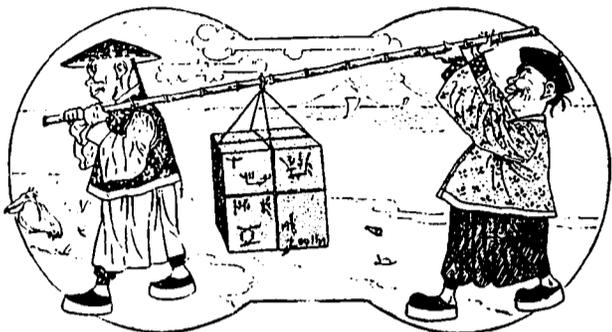
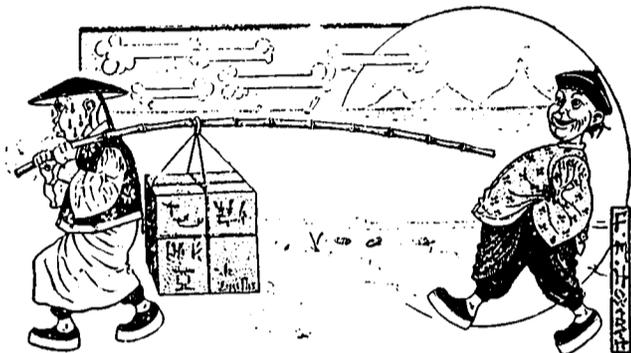


L'avocat. — Vous dites que votre femme vous a traité brutalement ? De quelle manière vous a-t-elle traité ainsi ?

Le client, qui veut plaider en séparation. — Elle me traite en chien et me fait tra- vailler comme un cheval.

L'avocat. — Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser ; c'est à la société protectrice des animaux.

CHINOISERIE

I
Le juste milieu.II
Un mauvais penchant.III
Tout d'un côté.

faire le plus de mal possible à ces abominables gens.

Il se résolut à partir au point du jour.

En attendant, comme il était très las, il s'étendit sur des sacs et, l'instant d'après, il dormait les poings fermés.

La fatalité voulut que, dix-huit heures après, il ronflât encore.

Ouvrant ses yeux, il se vit entouré de toute une escouade. Bergman avait le revolver à la main... pour n'en point perdre l'habitude.

—Lève-toi ! dit-il au meunier.

Loreau obéit.

—Qu'as-tu mis dans ta farine ? demanda-t-il. En cuisant, elle dégage une odeur infecte et les hommes qui en ont mangé, au nombre de trente, sont à l'agonie.

—La farine que je vous ai faite, répondit Loreau provient du grain que vous avez réquisitionné vous-même, à la ferme de là-bas... J'ignore ce qu'il y a dedans... Peut-être du seigle ergoté... Je n'en suis point cause.

Bergman saisit Loreau à la gorge.

—Et ça, fit-il d'une voix terrible, est-ce du seigle ergoté ?

Ce disant, il montra au meunier deux fragments de doigts de pieds humain.

—Connais pas, répondit Loreau indifférent.

Bergman le regarda entre les deux yeux.

—Je crois connaître, dit-il, les dents serrées. Hier, cette odeur atroce... ces deux hommes disparus... Holà ! fouillons le moulin de la cave au au grenier.

La lugubre découverte eut lieu cinq minutes après. Le cadavre du soldat foudroyé par l'acide sulfurique fut retiré de derrière les sacs.

—Et l'autre ? demanda Bergman à Loreau impassible.

—L'autre ! répondit le meunier d'une voix sombre, j'en ai fait du pain de munition.

Une clameur terrible accueillit cette déclaration ; une poussée formidable eut lieu, on eut dit que Loreau allait être écrasé.

—Arrière ! commanda l'officier, que pas un de vous ne bouge ou je brûle la cervelle au premier qui désobéit !

Et s'adressant à Loreau :

—Ta haine contre nous, lui dit-il, est compréhensible, car nous vous faisons tout le mal que nous pouvons. Mais ta vengeance est celle d'un anthropophage. Tu t'es mis hors les lois de la guerre, et nous allons user contre toi de la peine du talion.

Et se tournant vers ses hommes :

—Bourrez-moi ce bon patriote de son pain de munition, ordonna-t-il.

On assit Loreau sur une chaise. Deux hommes lui renversant la tête en arrière, un autre introduisit dans sa gorge la mie du pain de munition, qu'il tassa avec son index, jusqu'à ce que l'étouffement du meunier eut lieu.

JULES SICARD

L'ANARCHISTE

Le Tout-Paris des premières, qui assistait le 12 mars, à la reprise du *Tour du monde*, ne se doutait guère qu'il n'était plus dans le mouvement. C'était, cependant, la pure vérité. Depuis le matin même, le légendaire Philéas Fogg était battu, roulé, dégommé, mis d'office au cadre de réserve. Et par qui ? Mon Dieu ! par un simple freluquet de Parisien, par notre ami Louis Vernet, boulevardier sympathique, mais personnage de mince importance. Voilà l'excentrique Albion détronée, et une légende de plus à l'eau ! C'est au fond de l'Atlantique, en vue du Havre, que celle-ci vient de sombrer.

Voici comment la chose est arrivée.

Il y a trois mois environ, dans l'estaminet d'un café du boulevard, Louis Vernet lisait à la quatrième page

d'un journal : *les Echos de théâtre* :

—Comment ! encore ? s'écriait-il tout à coup. Ah ! ça, mais ils m'agacent, à la fin, avec leur *Tour du monde en quatre-vingts jours* ! Ne dirait-on pas que c'est le treizième travail d'Hercule !...

—Cependant, monsieur, dit avec un fort accent anglais un personnage que Louis Vernet ne connaissait pas, c'est là un résultat considérable et le preuve c'était que l'amoussant écrivain français il avait été obligé de choisir un compatriote à moi pour accomplir cette tour de force !

Louis Vernet se retourna sur sa chaise, et, sans se démonter :

—Eh bien, moi, répliquait-il, je soutiens que votre Philéas Fogg n'est qu'une tortue, et je parierais de faire mieux que lui !

—Le tour du monde en...

—Mettons en soixante-dix jours, si vous voulez !

—Je voulais bien, et je voulais aussi parier contre.

—Combien ?

—Cent mille francs.

Louis Vernet se gratta l'oreille.

—Cent mille francs, dit-il, je ne les ai pas sur moi... ni même chez moi. Mais, si vous voulez bien attendre jusqu'à demain soir, je verrai quelques amis qui compléteront probablement la somme, et je serai à vos ordres.

L'étranger s'inclina, tendit

à Louis Vernet sa carte et les deux hommes se saluèrent.

...Et voilà pourquoi, le mercredi 12 mars, Louis Vernet poussait un franc soupir de satisfaction en posant le pied sur le quai du Havre. Parti de Paris le 5 janvier, il devait y être revenu le 13 mars à midi... Or, il n'avait pas flâné en route, et c'était avec une certaine anxiété que le 5 mars, à New-York, il s'était embarqué à bord du *Marsouin*. Serait-il au Havre le 12, comme on le lui affirmait ?... La chance à courir était grosse. La moindre anicroche en route, la plus petite avarie dans la machine, et tout était perdu. Mais le *Marsouin* tenait à sa réputation de "meilleur transatlantique français". A l'heure dite, il franchit la jetée du Havre, ayant traversé l'Atlantique en moins de sept jours.

Le vaillant navire, après cette course furibonde, paraissait heureux de se reposer, et la machine, comme lassée de ce puissant effort, laissait échapper en grondant sa vapeur, désormais inutile, tandis que sa passerelle dégorgeait sur le quai une longue file de voyageurs et de colis.

Louis Vernet se retourna pour lui jeter un regard de gratitude. Puis, il tira sa montre. Quatre heures. Il avait tout le temps de dîner à son aise et de prendre l'express de six heures quarante minutes, qui l'amenait à Paris, le soir même, à onze heures et demie. Etait-ce bien cela ? Il consulta son indicateur. Comme il parcourait les colonnes de chiffres, un sourire s'ébaucha sur ses lèvres.

—Au fait, pourquoi pas ?... A quoi bon partir ce soir même ?... J'aurais l'air d'avoir eu peur de ne pas arriver ! Pas distingué, ça, bonhomme ; pas grand allure du tout ! Le chic, le pschutt, le v'lan, le suprême du genre, c'est d'arriver aussi tard que possible, à la dernière minute, si faire se peut. Les grands artistes ménagent ainsi leurs effets. Or, j'ai demain matin un train à six heures cinquante-cinq, lequel me dépose en gare Saint-Lazare à onze heures trente. Le rendez-vous est pour midi, aux bureaux du *Sémaphore français*, juste derrière la Bourse. De la gare Saint-Lazare à la Bourse, j'en ai pour huit minutes, à peine, avec le premier fiacre venu. Rien ne m'empêche donc d'arriver au *Sémaphore français* à midi précis, avec une exactitude chronométrique, et de faire palpiter d'angoisse, jusqu'à la dernière seconde, le cœur des intéressés... C'est dit ; je ne partirai que demain !

Louis Vernet fit conduire ses bagages à l'hôtel

RAISON MAJEURE



Joseph.—J'aimerais à savoir, au moins, pourquoi tu ne veux pas me parler.

Luc.—Je vais te le dire : quand tu ne t'accordes pas avec moi, ça me fait de la peine pour toi ; et quand tu penses comme moi, ça me fait de la peine pour moi.

du Chien-Coiffé, le premier établissement du Havre. Il dina paisiblement, fit un tour de ville en fumant un bon cigare, et rentra à dix heures pour se coucher.

—Monsieur, dit-il au patron de l'hôtel, il faut que je prenne demain matin le train de six heures cinquante-cinq. Vous me répondez de me faire réveiller à temps?...
—Nous avons pour cela un garçon de confiance, répondit le patron. Monsieur peut dormir sur ses deux oreilles. Il ne manquera pas son train.

—C'est égal, si vous aviez un réveil-matin à me prêter, je me sentirais plus tranquille!
—Qu'à cela ne tienne, monsieur. Il n'y en a qu'un dans la maison. C'est le mien. Le voici.

Louis Vernet remercia, monta dans sa chambre, mit la sonnerie du réveil à six heures, posa l'instrument sur un chiffonnier, à la tête de son lit, et s'endormit du sommeil du juste.

Il dormait encore à poings fermés, lorsqu'il se sentit vigoureusement secoué par le bras.

—Hé! monsieur!
—Quoi? qu'y a-t-il?
—Il y a que vous avez juste le temps.
—De quoi faire?
—D'arriver à la gare!

Louis Vernet jeta les yeux sur son réveil.

—Six heures et demie! s'écria-t-il avec effroi.

Il sauta en bas du lit si précipitamment qu'il renversa le chiffonnier, passa son pantalon, enleva sa chemise de nuit qu'il jeta par terre, à la diable, s'habilla en cinq minutes, rassembla en un tour de main ses affaires éparées, boucla sa malle, descendit l'escalier quatre à quatre, s'engouffra dans l'omnibus qui l'attendait, et ne respira que dans le train.

Ouf! en voilà une émotion! Dire que pour cinq minutes de plus il perdait son pari... Franchement, c'eût été trop bête! Enfin, tout est bien qui finit bien. Son billet est pris, sa malle enregistrée, il est confortablement assis dans un bon compartiment, la locomotive siffle, le train s'ébranle... En route pour Paris!

...Les plaques de fonte ont retenti sous le passage des roues... Le train du Havre vient d'entrer en gare. L'horloge marque onze heures trente. Tout va bien. Louis Vernet sort dans la cour, hèle un cocher qui fait avancer sa voiture, constate qu'il a encore le temps de prendre sa malle. Justement, la voilà entre les mains de deux hommes d'équipe, qui la portent avec des précautions infinies. Peste, que de soins! quels sont les mécréants qui médissent des Compagnies de chemins de fer, du sans gêne avec lequel leurs employés manipulent les bagages?...
Louis Vernet s'approche, pose sa main sur sa malle et s'adresse aux hommes d'équipe :

PROPOS DE MAISON DE PENSION



Charles.—Immangeable, ce beefsteak. Le fait est que ce n'est pas du bœuf.
Ernest.—Ça doit être un morceau de cheval.
Charles.—Non, Non, je connais cela, le cheval; j'en ai déjà mangé. Ça doit être un morceau de vieux vélocipède.

—Enlevez-moi ça tout de suite, dit-il. Voilà mon bulletin.

Il achève à peine ces mots, qu'il sent un poing robuste s'abattre lourdement sur son épaule.

Il se retourne. C'est un gendarme qui prend avec lui cette familiarité inattendue.

—Hein! Qu'est-ce qu'il y a? demanda le voyageur stupéfait.

Derrière le gendarme deux employés supérieurs de la Compagnie se tiennent debout, raidés comme des piquets sous leurs casquettes galonnées.

—Ce qu'il y a? répondit le gendarme d'un ton goguenard, sans le lâcher d'un cran. On va vous le dire!

Les deux employés supérieurs s'approchent de la malle, tendent la tête, prêtent l'oreille et se lèvent en échangeant un regard qui signifie clairement: Plus de doute!

Louis Vernet se dit: Ces gens sont fous évidemment! — Mais une pensée atroce traverse soudain son esprit. Fous ou non, le certain c'est qu'il est onze heures quarante, c'est qu'il n'a plus que vingt minutes pour arriver place de la Bourse, c'est qu'à tout prix il faut s'éva-

der! Brusquement il secoue son épaule, échappe à l'étreinte du gendarme, bouscule quatre ou cinq personnes et se précipite vers la porte... Vain espoir! deux douaniers sont là, qui le saisissent au collet!

On le ramène, protestant et gesticulant, vers sa malle.

—Mais c'est de la démenche, crie-t-il. Laissez-moi partir! Je vous jure de revenir dans une heure! Vous me faites perdre cent mille francs!

La bouche du gendarme esquisse un sourire amer sous son épaisse moustache. Il reprend possession de son prisonnier, des deux mains, cette fois, une sur chaque épaule.

—Voyons, dit l'un des employés supérieurs, toute feinte est inutile. Avouez tout. Vous arrivez de New-York avec des allures mystérieuses et pressées. Ça n'est pas naturel. Et cette malle suspecte!... Qui êtes-vous? Quelles sont vos opinions politiques?

Louis Vernet eut une inspiration.

—Aux dernières élections, dit-il, j'ai voté pour le candidat centre gauche, et je suis abonné aux Débats.

Cette déclaration, faite d'un ton sincère, produisit un léger revirement en faveur du voyageur.

—Voyons, reprit l'employé galonné, que contient cette malle?

—Des vêtements, pas autre chose!

—Elle ne contient pas de matières explosibles?

—Des matières explosibles! Pourquoi faire! Je ne suis ni chimiste, ni artificier.

—D'où vient alors ce bruit étrange! Allons, puisque vous ne voulez pas parler, je vais le faire pour vous. Il y a là, dans votre malle, un mouvement d'horlogerie destiné à produire une explosion à un moment donné. Avant-hier, à Londres, la police a arrêté quatre anarchistes détenteurs de machines semblables. Vous faites partie de la bande!

TOUT EN ROSE



La nouvelle mariée.—Maman me dit que nous ne nous querellerons pas comme elle et papa.
Le nouvel époux.—Oh! non, chérie; jamais!
La nouvelle mariée.—J'en suis sûre; maman me dit que tu n'es pas la moitié aussi difficile à conduire que papa.

Louis Vernet arrondit des yeux stupides. Il se penche sur sa malle, et ses yeux s'arrondissent encore. Tic-tac, tic-tac! Ah ça, est-ce une hallucination, maintenant?

Soudain une bruyante sonnerie éclate... Le signal de l'explosion, évidemment... Gare la bombe! Commissaires et employés se sauvent dans toutes les directions. Le gendarme lui-même esquive un mouvement de retraite.

Seul, Vernet est resté, héroïque. D'une main fébrile, il a ouvert sa malle. Ses doigts plongent sous les habits, sondent, tâtent, bouleversent. Tout à coup, dans sa chemise de nuit, il sent un corps dur. Qu'est ceci?... Le bras de Louis Vernet se redresse, agitant... le réveil-matin de l'hôtel du Chien-Coiffé, qu'il a fourré par mégarde dans sa malle, et qui sonne le réveil six heures en retard!

—Patraque! s'écria-t-il en le jetant par terre d'un geste furieux.

Un éclat de rire homérique lui répond... Mais l'infortuné voyageur a jeté les yeux sur l'horloge de la gare. Midi moins huit!...

La tête basse, pareil à un sanglier qui a senti les chiens, il se rue en avant, franchit la porte, saute dans une voiture et crie au cocher :

—Place de la Bourse! Un louis pour vous, si nous arrivons avant midi!

Sept minutes et demie après, un fiacre lancé à fond de train débouchait rue Notre-Dame-des-Victoires. Un homme en descendant, s'engouffrait sous une porte cochère, escaladait un étage et pénétrait comme un ouragan dans les bureaux du *Sémaphore français* en criant d'une voix de stentor :

—Me voilà!

Juste à ce moment, le premier coup de midi sonnait à l'horloge de la Bourse.

—Je avé perdu, monsieur! dit une voix douée d'un fort accent britannique.

Et c'est ainsi que depuis le 12 mars Philéas Fogg est devenu "vieux jeu"!

JOSEPH MONTEC.

PAUVRE MALHEUREUX

Bouleau.—Comment? Pas d'ouvrage!
Rouleau.—Rien, moins que rien!
Bouleau.—Tiens, je viens justement de passer devant un bureau, et dans la vitrine c'était marqué "On demande des employés des deux sexes."
Rouleau.—Voilà ma chance! Moi je n'ai qu'un sexe.

CAUSERIE

UNE HÉROÏNE

Ne seriez-vous pas de celles qui s'intéressent à tout ce qui touche à la vie de la femme, qu'il s'agisse des duchesses ou d'humbles ménagères, de millionnaires ou de pauvresses ! Si vous avez jusqu'aujourd'hui passé d'un air dédaigneux auprès des humbles vies de travailleuses, telles que nous en rencontrons à chaque pas dans les grandes villes, vous vous êtes privée croyez moi, de connaître bien des choses touchantes et vous avez manqué de bonnes occasions de vous instruire.

Ces existences, que notre bourgeoisie éclairée nomme banales, que notre fière aristocratie croit formées à toute inspiration élevée, sont cependant très souvent remplies par de hautes vertus, par le dévouement, l'abnégation, presque l'héroïsme.

Le poète des humbles, j'ai nommé Coppée, le sait bien, lui. Il a pénétré au vif de ces âmes méconnues, il a su lire derrière ces yeux aux regards atones, il a découvert la source toujours jaillissante de la poésie dans ces cœurs et dans ces esprits qui semblent au passant vulgaire n'être remplis que par des préoccupations matérielles. Le petit épicière qui, faute d'enfant à lui, adore les enfants des autres, le pioupiou sentimental pour qui une grosse nourrice enrubanée est tout le pays, et les forgerons et les pauvres diables qui traînent par les rues leur misérable charrette, ont tous dans le cœur la petite fleur bleue dont a parlé Théophile Gautier :

"Idéal, fleur bleue au cœur d'or, qui t'épanouis tout emperlée de rosée sous le ciel du printemps, au soufle parfumé des molles rêveries, et dont les racines fibreuses, mille fois plus délicates que les tresses de soie des fées, plongeant au profond de notre âme avec leurs mille têtes chevelues pour en boire la plus pure substance..."

Je coupe court à la citation. Il n'est que temps. Après avoir lu cette admirable prose, pourriez-vous condescendre à lire la mienne jusqu'au bout ?

* *

Il m'est arrivé ces jours derniers un accident de peu d'importance aux yeux de beaucoup de gens, mais qui n'est pas sans bouleverser la vie de toute maîtresse de maison soigneuse de son repos. Ma cuisinière m'a quittée, et dans les vingt-quatre heures, il a fallu la remplacer. Ce n'est pas qu'il soit malaisé de trouver des domestiques, mais les trouver bons, avoir sur eux des renseignements complets, avoir la quasi-certitude en les prenant qu'on pourra les garder, c'est une autre affaire. Bref, chez moi, l'inter-règne a duré longtemps. Il fut rempli par la présence d'une femme de journée qui, le soir étant venu, s'en allait retrouver son mari.

La vie des "bonnes" placées chez nous à demeure, est peu intéressante, en apparence, tout

LA PREMIÈRE QUALIFICATION



M. Cassassette. — Mon cher, pour l'amour du ciel, fais couper les cheveux à cet enfant !

M. Voitloin. — Tu n'y penses pas ! Je veux en faire un musicien.

au moins. C'est toujours la même histoire. Venues de la campagne où elles ont débuté à trois ou quatre piastres par mois, elles arrivent à Montréal, alléchées par de gros gages. Mais le service est infiniment plus pénible ici que par là, aussi esquivent-elles le plus possible des charges qu'il comporte. Leur jour de sortie est sacré : elles le passent n'importe où. Elles vont au Théâtre avec un "ami", et telle "bonne" que j'ai eue à mon service connaissait mieux que moi le répertoire du Théâtre Royal : — Si Madame n'a pas vu telle pièce, je l'engage à y aller. Elle sera enchantée de sa soirée. Quant à moi, j'en suis revenue enthousiasmée" (sic). Il s'ensuit que les domestiques de cette sorte, vrais fonctionnaires dont la vie privée est à la fois si éloignée de nous et si mêlée à la nôtre, ne nous sont guère sympathiques et que nous ne tenons pas, le plus souvent, à connaître les dessous de leur existence.

La femme de ménage est tout autre chose. Elle est quelqu'un dans la vie. Elle a un chez soi, un mari, des enfants, une famille, des charges et des devoirs, des préoccupations de vie matérielle que ne connaît pas la vraie domesticité, en un mot, elle est bien plus "une personne", au sens philosophique et social du mot que la bonne à tout faire attachée à votre maison.

Pour toutes ces raisons, je m'intéressai donc à la "femme de journée" que les circonstances me donnèrent pendant quelques jours.

Son mari est cocher dans une maison de commerce. A six heures, chaque matin, le voilà parti de chez lui pour soigner les chevaux, atteler, transporter les marchandises à travers la ville. Il est dehors à toute heure et ne rentre chez lui le soir qu'à huit heures et demie. On mange à la hâte et vite on se couche pour recommencer le lendemain.

— C'est bien dur, cela, dis-je à Julie, quand elle m'eut conté la vie de son mari.

— Oui, très dur... Ah ! j'ai bien eu tort de lui donner tant de travail... Car c'est moi qui suis cause de cela...

— Voilà l'histoire : Depuis que j'avais dix-sept ans et lui vingt-tois, nous voulions nous marier. Moi, j'étais ouvrière dans une fabrique de coton, lui était cocher. Mes parents ne voulaient pas, disant que se marier comme ça, ce serait misère et compagnie. Alors, je lui ai dit : "Va à Montréal, là tu gagneras de l'argent, et dès que tu auras quelques économies et une bonne place, j'irai, moi aussi. Dans quatre ans je serai majeure... Alors nous verrons bien." Le voilà parti. Mais savez-vous madame, ce qui est arrivé ? Non, vous ne le devineriez jamais ! Mon coquin ne se maria-t-il pas avec une petite blanchisseuse. Mais il est si faible ! Il a trop de cœur voyez-vous ! Deux ans encore après, crac ! le voilà veuf !... Et un enfant. Il revient à la campagne. Moi je me faisais bien du tourment, allez ! Je n'ai jamais été jolie, mais pendant ces quatre ans, ce que j'étais devenue laide, d'ennui, de chagrin, de larmes ! Et toujours penser à lui, tout le temps... C'était bête, ça, puisqu'il en aimait une autre... Ma foi, quand je l'ai revu, veuf, avec ce pauvre petiot, très mignon, tout son portrait, je n'ai pas pu y tenir. "Charles, tu voudrais bien, à présent, que je lui ai dit en riant, maintenant que tu es tout embarrassé et triste ?" Il hochait la tête en faisant des "oh ! oh !" qui ressemblaient à des gros sanglots. — "Allons, donne-moi ta main, tu vois bien que je te veux, moi, et que tu as toujours mon amitié." Et voilà comment ça c'est fait. Mais une fois que j'ai été arrivée ici, j'ai trouvé que je ne le voyais pas assez souvent, que son métier le rendait, esclave le jour, la nuit, et toujours. "Faut chercher autre chose, mon vieux. Moi je ne peux pas vivre comme ça. Te savoir loin de moi du matin au soir et souvent du soir au matin, ça ne me va pas." Il a fait comme je voulais, il a pris un métier plus pénible, mais, madame, nous avons nos dimanches. Pensez donc ! Du samedi soir à huit heures, jusqu'au

LA PRECISION MÊME



L'Institrice. — Que fit Colomb après avoir mis le pied sur le sol de l'Amérique ?
L'Ère. — Il mit l'autre, madame.

lundi à six heures du matin, nous ne nous quittons pas ! Dame, ça passe vite, mais c'est bien agréable !

— Et l'enfant de sa première femme ?

— Ah ! les petits ! car j'en ai un à moi aussi. Quand je dis à moi, c'est une manière de parler, car je les aime bien tous les deux, allez ! Ils sont chez une de mes sœurs qui me les garde.

Pauvres petits ! On ne les voit pas souvent, mais on travaille pour eux tant qu'on peut. L'argent que me rapportent mes journées, c'est sacré, c'est tout pour eux, car ce que mon mari gagne, c'est bien assez pour nous. Voyez-vous, madame, voilà seulement ce qui est dur : être séparé des petits. Le travail, la fatigue, les privations, ça ne compte pas. On est ensemble, on s'aime, on s'entend bien et on ne pense pas à autre chose. Mais dire qu'on ne voit pas ces deux petiot, que toutes leurs petites caresses, leurs petits baisers, leurs petites paroles, c'est pour d'autres... dame, c'est ça qui vous tourne le cœur..."

Et, tout en parlant, Julie frottait, frottait ses casseroles, comme si jamais du grand jamais personne ne les avait fait reluire.

— ...Maintenant, madame comprendra, n'est-ce pas ? pourquoi j'ai dit que je ne pourrais pas venir le dimanche. Si madame veut faire faire ce jour-là mon service par la femme de chambre, ça ira tout seul. Dans le cas contraire...

— Oui, oui, Julie, "ça ira tout seul". Vous aurez votre dimanche.

* *

A quoi servent donc l'éducation raffinée, les bonnes lectures, la culture du cœur et de l'esprit, pour nous autres, femmes des classes dites supérieures ? En est-il une, dites-moi, parmi nous, qui serait capable d'une telle ténacité, d'une telle vaillance dans le sentiment ? Julie, une humble femme de ménage, ancienne ouvrière, mariée à un pauvre cocher, a dans l'âme la petite fleur bleue au cœur d'or dont parle le poète. Ou plutôt, c'est elle qui est la fleur vivante, le cœur d'or, beaux à regarder, bons à aimer. Julie, dans sa simplicité, a bien voulu que notre amour, c'est nous qui le faisons nous-mêmes, que c'est l'œuvre de notre cœur et de notre sentiment. "Ah ! tu m'as oubliée ! Ah ! tu es malheureux ! Ah ! tu souffres ! Eh bien, voilà le bon moment pour moi. Je t'aime, quand même, oublieux, ingrat, je t'aime, toi, ton enfant, tout ce qui est à toi, tout ce que tu as aimé. L'autre !... que m'importe ! elle n'est plus là. Je veux que tu sois heureux. Méchant ! il faudra bien que tu m'aimes, malgré toi !..."

Ma Julie, n'est-elle pas une héroïne de l'amour conjugal ?...

MARGUERITE.

Un vieux paysan disait :

— Pas de blé, pas de seigle !... Ah ! c't'année, n'y aura que les gens riches qui pourront mourir sur la paille !

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXVIII.—DENIS ET MARGUERITE.

(Suite)

—Oh ! mon Dieu ! et vous ne voyez aucun moyen de leur échapper immédiatement ?

—Aneum. Je crois même qu'une tentative de fuite serait une imprudence funeste et sans résultat. Ainsi que nous le disait tout à l'heure celui qui nous paraît être le chef de ces hommes, ces bandits font bonne garde.

—Alors, il faut se soumettre ?

—C'est le mieux, du moins jusqu'à ce que se présente une occasion de mettre leur surveillance en défaut, et, vienne cette occasion, soyez sûre que je ne la laisserai point échapper.

—Pourvu qu'ils n'aient point la pensée de nous séparer.

—Je ne le suppose pas. . . . Chacune des actions de ces hommes a un but ; or, notre séparation ne peut en rien servir leurs intérêts.

—Que Dieu vous entende, Raoul !

Marguerite venait à peine de prononcer ces derniers mots, qu'un des chevaliers du poignard entra dans la grotte.

—Le capitaine veut vous parler,—dit-il à Denis d'un ton brutal,—venez avec moi. . . .

—Vais-je donc rester-là, moi ?—demanda Marguerite d'une voix suppliante.

—Oui, mademoiselle, jusqu'à nouvel ordre,—répliqua le bandit en adoucissant quelque peu son rude organe ;—ne vous tourmentez pas, on vous ramènera ce gentilhomme, quand le capitaine l'aura questionné.

Cette dernière affirmation rassura quelque peu la jeune fille.

—Par ici, ajouta le bandit en s'adressant à Denis, et dépêchons-nous, le capitaine n'aime pas à attendre !

Le jeune homme sortit de la grotte avec son compagnon, qui, chemin faisant, lui délia les mains. A quinze ou vingt pas, dans le bois, ils trouvèrent Hermann.

—A-t-on pansé la blessure de Roncevaux ? demanda vivement Denis.

—Oui, capitaine.

—Et comment va-t-il ?

—Beaucoup mieux. Fritz, qui sait un peu de chirurgie, et qui, à ce qu'il prétend, a étudié jadis pour être docteur, affirme que cela sera absolument rien. . . . On a lavé les morsures avec du vin et appliqué des herbes dont le suc est souverain pour fermer les plaies, du moins, c'est Fritz qui le dit.

—Alors Roncevaux est en état de monter à cheval cette nuit même ?

—Il souffrira peut-être un peu, mais il ira comme les autres.

—Fort bien.

—Puis-je vous demander, capitaine, ce que vous avez décidé.

—Dans cinq minutes, nous allons nous mettre en route pour Falkenhorst.

—Il est bien tard pour y arriver cette nuit même.

—Nous nous arrêterons au point du jour dans la forêt d'Eisch-tal.

—Et mademoiselle de Kergen ?

—Nous l'emmenons avec nous, pardieu !

—N'opposera-t-elle aucune résistance ?

—Aucune.

—Comment ! elle nous accompagnera de son plein gré.

—Oui. . . . Donnez l'ordre de brider immédiatement les chevaux, faites préparer la selle de l'un d'eux de façon à ce qu'elle puisse servir à une femme, et, pendant ce temps, je vais vous dire comment nous devons nous y prendre pour que mademoiselle de Kergen nous suive avec une docilité et une résignation parfaites.

Au bout de quelques minutes, Denis, qui venait d'avoir avec Hermann un nouvel entretien, fut conduit dans la grotte.

—Eh bien ?—lui demanda vivement Marguerite,—cet homme, que vous voulait-il ?

—Ce que je vous disais tout à l'heure au sujet de notre rançon se trouve complètement confirmé,—répondit le jeune homme ;—son but est de tirer de nous le plus d'argent possible.

—C'est là ce qu'il vous a dit ?

—Oui.

—Et que lui avez-vous répondu ? demanda Marguerite.

—Que, puisque nous nous trouvons pris, nous nous voyons bien forcés d'accepter les conditions.

—A-t-il fixé le chiffre qu'il exigera ?

—Pas encore.

—Pourquoi donc ?

—Il doit, m'a-t-il dit, consulter son lieutenant et quelques-uns des hommes qui sont sous ses ordres.

—Mais tout cela sera-t-il bien long ?

—Dans quatre jours, nous pourrions être libres.

—Quatre jours ! une éternité ! Et, jusque-là, allons-nous demeurer dans cette sombre caverne ?

—Je ne erois pas. . . . nous sommes ici trop près du château de Kergen pour que ces misérables s'y croient en sûreté. Il m'a semblé, d'ailleurs, voir un mouvement d'hommes et de chevaux qui, sans doute, annonce un départ.

—Mais où irons-nous ?

—Je l'ignore absolument, et ne puis le deviner.

—Silence ! silence ! dit Marguerite, nous ne sommes plus seuls, on vient de marcher près de nous.

La jeune fille ne se trompait pas.

Hermann venait d'entrer dans la grotte.

XXIX.—VOYAGE.

—Monsieur, dit Hermann brusquement en s'adressant à Denis ; je crois, d'après notre conversation de tout à l'heure, avoir compris que vous étiez gentilhomme.

—Oui, monsieur, répliqua Denis.

—Permettez-moi de vous demander quels sont votre nom et votre titre ?

—Je m'appelle le chevalier Raoul de Navailles.

—A merveille. J'ajouterai, et l'heure avancée à laquelle je vous ai surpris avec mademoiselle, dans le parc du château de Kergen ne me permet guère d'en douter, qu'il doit y avoir entre elle et vous quelque tendre engagement. . . . Ceci est-il vrai, monsieur le chevalier ?

—Quoique votre question soit beaucoup plus qu'indiscret, je veux bien vous répondre que j'ai l'honneur d'être le fiancé de mademoiselle.

—Je m'en doutais ; mais j'avais des raisons pour désirer en acquiescer la certitude.

—Ces raisons, puis-je les connaître ?

—Oh ! parfaitement. Nous allons, dans trois ou quatre minutes, monter à cheval et nous éloigner de ce pays.

—Eh bien ?

—Eh bien, il dépend de vous de voyager, ainsi que mademoiselle, en prisonniers, c'est-à-dire les mains attachées derrière le dos et en croupe de deux de mes hommes, ou de jouir d'une liberté relative, c'est-à-dire d'être fort bien montés sur deux de mes chevaux que vous conduirez vous-mêmes.

—Il est évident que si vous nous laissez le choix, ce choix ne sera pas douteux.

—Vous l'aurez, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que vous m'engagerez votre parole de gentilhomme, aussi bien pour mademoiselle que pour vous, de ne point chercher à fuir jusqu'à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route.

—Acceptez ! acceptez, Raoul ! . . . murmura Marguerite, qui se souvenait de ce qu'elle avait souffert dans le trajet du château de Kergen à la grotte.

—J'accepte,—fit Denis qui parut céder à la prière de la jeune fille.

—Fort bien ! Ainsi, vous jurez ?

—Je vous engage ma foi de gentilhomme pour mademoiselle de Kergen et pour moi, de ne point chercher à fuir d'ici à notre arrivée, et même de ne profiter d'aucune occasion favorable, si cette occasion se présentait sur la route.

—A partir de ce moment, vous êtes tous deux libres sur parole, répliqua Hermann ; j'ai trop de confiance en votre loyauté pour ne pas croire que vous tiendrez un serment, même si ce serment est fait à des hommes que vous nommez des bandits.

Et le prétendu capitaine détacha immédiatement les liens qui retenaient captives les mains de Marguerite et celles de Denis.

—Capitaine, les chevaux sont prêts, et nos gens sont en selle,—dit en ce moment un des bandits qui se présenta sur le seuil de la grotte.

—Monsieur le chevalier,—reprit Hermann,—offrez, je vous prie, votre bras à mademoiselle, pour la conduire jusqu'à sa monture. . . . Nous partons. . . .

Denis obéit et soutint jusqu'au dehors la jeune fille, qui, brisée de fatigue et d'émotion, n'aurait pu faire un seul pas sans son appui. Hermann et Denis soulevèrent mademoiselle de Kergen et l'assirent sur un cheval dont la selle avait été disposée à la hâte et d'une façon assez ingénieuse.

Denis s'élança sur le sien, et la cavalcade se mit en route.

Les deux jeunes gens formaient le centre de la petite troupe. Quoi-

qu'ils fussent prisonniers *sur patrole*, deux bandits, le pistolet au poing, marchaient à leur droite et à leur gauche, et rendaient par leur présence toute tentative d'évasion impossible. Nous devons ajouter d'ailleurs que Marguerite ne songeait nullement à fuir, et que depuis qu'elle savait que l'on n'exigerait d'elle qu'une rançon, et depuis surtout que son fiancé était à côté d'elle, elle avait pris à peu près son parti d'une captivité passagère, et elle ne se tourmentait guère que de l'inquiétude de son père et de sa sœur.

Hermann, qui se tenait à côté de la colonne, ne tarda guère à mettre son cheval au grand trot.

Le reste de la troupe l'imita.

Marguerite, comme la plupart des jeunes filles de son époque, montait admirablement bien à cheval; cette rapide allure ne lui causa donc aucune gêne. Elle profitait des montées ardues, où le trot des chevaux se ralentissait forcément, pour échanger quelques mots avec Denis, qui l'encourageait de son mieux.

On marcha ainsi durant quatre heures.

Au bout de ce temps on atteignit la lisière d'un grand bois, dans lequel la cavalcade s'engagea. C'était la forêt d'Eischtal, où l'on devait passer la journée.

En ce moment, les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel à l'orient.

On passa d'abord sous la voûte épaisse formée par l'entrelacement des rameaux d'arbres séculaires. On pénétra ensuite par des chemins à peine tracés et que les chevaliers du poignard connaissent seuls, au milieu d'un fourré inextricable.

Là, se trouvait une étroite clairière, et, au milieu de cette clairière, deux ou trois huttes abandonnées, pareilles à celles dans l'une desquelles Denis avait été initié jadis aux mystères de l'association malfaisante dont il était maintenant le chef.

La moins ébranlée de ces cabanes fut mise en état de recevoir Marguerite, c'est-à-dire qu'on amoncela à la hâte des mousses et des feuillages pour former une couche sur laquelle il lui fut possible de se reposer.

Les chevaux, dessellés et débridés, eurent la liberté de paître jusqu'au soir l'herbe fine et touffue de la clairière.

Quant aux hommes, ils se livrèrent au sommeil ou s'occupèrent à divers jeux de hasard, selon leurs caractères, leurs goûts, et, surtout leur fatigue.

Denis, érasé de lassitude, s'était endormi presque aussitôt dans une cabane voisine de celle de Marguerite.

La journée s'écoula sans amener le moindre incident qui mérite d'être rapporté.

La nuit vint.

Vers onze heures du soir, la cavalcade se remit en marche.

De la forêt d'Eischtal au château de Falkenhorst il n'y avait guère que six lieues. Cet espace fut franchi rapidement, et il n'était pas deux heures du matin, quand un éclaireur de la bande alla se faire reconnaître à l'entrée des souterrains et annonça la venue du capitaine et de ses hommes.

Aussitôt arrivée, Marguerite fut conduite à cette chambre luxueuse qui, après avoir été celle du major, était devenue la demeure de notre héros. Malgré elle, elle ne put s'empêcher, après un examen long et minutieux, d'admettre l'incroyable coquetterie et le suprême bon goût de ce nid de brigands, qui ressemblait, sauf les armes étalées le long des murs, au féerique boudoir de quelque nonchalante odalisque.

Marguerite prit à l'un des trophées un petit poignard à manche d'ivoire curieusement éiselé. Elle assujettit cette arme élégante dans sa main droite, afin de pouvoir s'en servir au besoin, et, après avoir poussé avec soin les verrous intérieurs de la porte, elle se jeta tout habillée sur le lit recouvert d'une étoffe d'orient, et elle s'endormit jusqu'au matin, d'un sommeil sinon bien calme, du moins profond.

Volontiers dirons-nous que les premiers rayons du soleil interrompirent ce repos réparateur. Mais nous savons déjà que le soleil ne pénétrait jamais dans la demeure souterraine des chevaliers du poignard.

Le fait est qu'un coup léger, frappé à la porte, éveilla Marguerite. Elle se leva précipitamment, et, étonnée de voir les ténèbres régner encore autour d'elle, elle demanda :

—Qui est là, et que me veut-on ?

—C'est moi, mademoiselle, répondit une voix bien connue, moi, Raoul.

—Je vais ouvrir, mais quelle heure est-il donc, je vous prie ?

—Dix heures du matin.

—Comment se fait-il, alors, que la nuit soit profonde ?

—Rien n'est plus simple, nous sommes dans des souterrains.

Marguerite frémit de tous ses membres.

Vainement elle se rappela ce luxe oriental dont l'éclat l'avait éblouie la veille, il lui fut impossible, à ce mot de souterrain, de se représenter autre chose que la voûte et les murailles humides d'une prison.

—Avez-vous une lumière, au moins ? demanda-t-elle, tout en cherchant les verrous pour les tirer.

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme, je porte une lampe.

Cependant Marguerite venait de trouver, à tâtons, les verrous d'acier poli. Elles les fit jouer vivement dans leurs gâches. La porte s'ouvrit.

Denis entra une lumière à la main. Les reflets de cette clarté vive illuminèrent les tentures aux couleurs éclatantes.

Marguerite se sentit un peu animée.

XXX. — LA RANÇON.

—M'apportez-vous une bonne nouvelle ? demanda la jeune fille en tendant la main à Denis, qui prit cette main et la porta à ses lèvres avec un respect plein de tendresse.

—Je viens à vous, répondit-il, comme ambassadeur du chef de ces misérables. . . . c'est un triste rôle, mais je l'ai accepté que pour éviter un contact pénible. . . .

—Merci, mon ami. . . . murmura simplement Marguerite.

Puis elle ajouta :

—Eh bien, cet homme, que veut-il ?

—Il a préparé un modèle de lettre pour le noble baron de Kerger, et il attend de vous une copie de cette lettre, écrite et signée de votre main. . . .

—Et qu'en fera-t-il ?

—Il l'enverra au château par un des brigands qui sont sous ses ordres, et il vous rendra à la liberté, en échange de la rançon que, sans aucun doute, votre père remettra immédiatement au messenger.

—Mais, croyez-vous, au moins, qu'il soit possible de compter sur la parole de cet homme ? Croyez-vous qu'une fois en possession de l'or qu'il convoite, il ne me gardera pas prisonnière ?

—Il me semble que j'oserais en répondre. Cet homme est un bandit, c'est vrai, mais il appartient pas plus d'un point à la race de ces brigands presque poétiques, immortalisés par les vieilles chroniques de votre pays. Tenez pour certain qu'il reste en lui je ne sais quelle loyauté bizarre, et que ce qu'il promet, il le tient.

—D'ailleurs,—reprit Marguerite,—je n'ai pas le choix des moyens, et, captive, il faut obéir ! . . . Avez-vous lu cette lettre ?

—La voici.

—Donnez.

Denis tendit à la jeune fille une large feuille de parchemin, sur laquelle les lignes suivantes étaient tracées, d'une écriture longue et incorrecte, mais parfaitement lisible :

(A continuer.)

A YARD OF PANSIES

(Pour tous les lecteurs du SAMEDI)

Par certains arrangements spéciaux que nous avons faits avec les éditeurs, nous sommes maintenant en position d'offrir à tous les lecteurs du SAMEDI une magnifique peinture à l'huile, longue de trente-six pouces. Cette belle peinture "A yard of pansies", a été faite par le même artiste qui a fait "The Roses". Cette production est parfaitement identique à l'original qui a coûté \$300.00, et avec elle, on trouvera la manière pour bien l'encadrer soi-même et à bon marché, ce qui vaudra un superbe cadre valant au moins \$5.00. Que chacun de nos lecteurs envoie son nom à l'éditeur W. Jennings Demorest, 15 East 14th Str. New-York, en l'accompagnant de trois timbres de deux cents, et mentionnant qu'il est un lecteur du SAMEDI, et il recevra par le retour de la malle, cette magnifique peinture.

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte-Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.

ON DEMANDE DES PETITES MAINS

Elle était haute comme une botte, le nez en l'air, les cheveux fous et pouvait avoir quatorze ans:—"Voudriez-vous me dire, monsieur, ce qu'il y a d'écrit là-dessus? C'est un peu haut pour moi, quoique je sache lire." Et je déchiffrai, sur un carré de papier collé à la vitre du concierge, ces deux lignes qui me firent rêver:

ON DEMANDE DES PETITES MAINS FLEURISTES
s'adresser au cinquième.

—"C'est ce qu'il me faut, merci, monsieur!" fit gravement mon interlocutrice; et, le nez en l'air, les cheveux fous haute comme une botte, elle disparut dans l'escalier.

Le langage des ouvriers parisiens est plein de ces nuances charmantes, d'une poésie particulière et trouvée, qui n'ont rien de commun avec l'ignoble argot. *Petites mains*—Je m'en informai—cela voulait dire les apprenties, les toutes jeunes filles qu'on emploie qu'aux travaux les plus délicats. Ce sont ces petites mains-là, vraies mains de fée filandière! un peu noircies au bout des doigts par la meurtrissure du fil de fer ou le coup de bec de l'aiguille, qui créent journalièrement, pour la joie de nos yeux, tant de fragiles, et mignons chefs-d'œuvre, fabriquant l'article Paris, fripant un nœud de ruban sur un toquet, comme nulle part au monde on ne les fripe, ou faisant éclore, d'un bout de papier tortillé, des fleurs aussi vivantes, aussi réelles que celles qui, le matin, ouvrent leurs yeux d'azur ou d'or à l'ombre des haies.

Au bout d'un an, la fillette n'avait pas grandi. Je la rencontrais quelquefois: nous nous connaissions sans nous connaître. Un jour elle me dit:—"Vous savez, vous m'avez porté chance; je suis passée ouvrière." Elle avait maintenant un tablier de lustrine montant jusqu'au cou qui la faisait paraître plus gamine encore, et, sous sa tête de mésange bleue, un faux col droit, haut empesé, un grand diable de faux-col à la demoiselle de magasin, indices de fortes ambitions commerciales!

L'hiver, quand l'article *fin* presse, je la voyais passer avec le travail de la nuit dans un immense carton vert et deux sous de marrons pour réchauffer sa chambre.

A la belle saison, les dimanches, l'air capable dans son faux col, elle rapportait des fleurs des champs par brassées. "Pour étudier, ça, monsieur!" Car il ne faut pas croire que les fleuristes de Paris fabriquent leurs fleurs comme ailleurs, rien qu'avec des emporte-pièce et des moules. Elles mettent toujours un peu de leur âme dedans, et c'est pourquoi certains bouquets de rien du tout dégagent un parfum de pénétrante poésie, et font songer invinciblement soit à une partie de canot, quand on arrache en se penchant des herbes flottantes et les ménuphars sous les escarpements des berges; soit à un déjeuner dans les bois, au temps du muguet et des fougères, soit à une sommeillante promenade, quand le soleil fait rage, quand les cricris grillés tambourinent et que les bluets s'alanguissent à la lisière d'un noir cinquième, ce bouquet! mais

on rêvait, en le faisant, de Brunoy, de La Varenne ou de Verrières.

Très drôle, d'ailleurs, la petite fleuriste! Toujours coquettement coiffée, elle gardait toujours, dans ses cheveux qu'un rien ébouriffé, quelques déchet des travaux en train: poussières de toute couleur, rognures d'argent, brindilles d'or, débris éclatants de fleurettes. Un jour, elle apparut avec une chevelure extraordinaire, et qui lui donnait un drôle d'air: rouge de sang, rouge flamme! "Voilà, dit-elle, faut pas que ça vous étonne, c'est qu'on monte des coquelicots."

Dans le quartier, sans trop le demander, j'avais fini par apprendre son histoire. Elle vivait seule, sa mère était morte, son père était *là-bas*, comme on dit. Puis, ayant changé de logement depuis plusieurs mois, je n'avais plus revu ma fleuriste.

L'autre jour, en plein boulevard, je la rencontrai à l'heure... dame! à l'heure où se vident les ateliers, où les provinciaux buveurs d'absinthe lorgnent les femmes au passage.—"Pauvre fillette!... peusais-je. Ses cheveux étaient d'un beau vert-pomme ce jour-là. Peut-on faire un métier pareil quand la guirlande et le feuillage vont et qu'on a les cheveux vert-pomme!"

Attention! les cheveux vert-pomme s'arrêtent devant une vitrine. C'est bien cela! Parions que cette vitrine est la vitrine d'un bijoutier.

Et je songe à la morte, au père qui est *là-bas*, au triste drame.

Eh bien! non: je me trompais; je calomniais indignement les petites mains, les cheveux vert-pomme! Ce n'est pas devant la vitrine du bijoutier que la fleuriste aux petites mains, aux cheveux vert-pomme est debout immobile dans la bousculade. C'est à côté—vous voyez l'endroit d'ici—en face de la boutique du marchand de fleurs naturelles, éblouissante et fraîche comme un coin de sous bois féérique, avec ses grandes colonnes de lierre vert, ses camélias, ses roses coupées que l'eau diamante, ses touffes de lis, ses massifs d'azalées, ses mousses et ses plantes vertes. Au milieu, parmi des feuilles grasses, une fleur tropicale se dressait, de celles qui fleurissent tous les cent ans, pure, sculptée, vrai poème de la forme et de la couleur, d'une harmonie éclatante et douce comme les caprices d'un tapis de Perse; et, dressée sur la pointe des pieds pour mieux voir, toute frémissante d'inspiration, la fleuriste aux cheveux vert-pomme était là, copiant la merveilleuse fleur, modelant le papier, tordant le fil de fer, improvisant au milieu de la foule, en plein trottoir, quelque chose d'éclatant et de large comme une belle esquisse. Les petites mains travaillaient d'après nature!

Paul ARÈNE.

BREUVAGE A LA MODE

LE CHOCOLAT MENIER est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage? Adressez une carte postale à C. ALFRED CHOUILLON, MONTRÉAL, pour un échantillon et mode d'emploi.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 12 DECEMBRE
Après-midi et soir.)

La Grande Compagnie Burlesque

D' HENRY

30 - Artistes - 30

Pas de rivale en Amérique, etc.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

"J. H. WALLICK." Dans deux grands Drames.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 12 DECEMBRE,
matinée spéciale Mercredi et Samedi.

La direction a le plaisir d'annoncer l'apparition de Mademoiselle

EVA MOUNTFORD

Assistée par une Compagnie d'Excellents
Acteurs, y inclus M. ELMER GRANDIN
dans les rôles de

EAST LYNNE

Costumes magnifiques, Décors brillants.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, au magasin de la Cie New-York Piano, à l'Hôtel Windsor et au Balmoral Hôtel, de 9 a. m. à 5 p. m.

Semaine prochaine: M. A. A. A. MINSTRELS.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,500 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDÉ PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHEBROOKE: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

La Foet



LA DANSE ST-GUY GUERIE. 7
SAS ANDREAS, CO. CAL., CAL., ÉV. 1889.

Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait tellement de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait pas aller à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL.

SATISFAIT ET RECONNAISSANT.

New York, mai 1890.

J'exprime ma plus grande satisfaction au sujet du Tonic Nerveux qu'au Père Koenig, et voici pourquoi: Mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrait depuis l'âge de 6 ans de convulsions épileptiques. J'avais fait usage de tous les remèdes imaginables sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais aujourd'hui votre Tonic l'a ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a pas eu une seule convulsion et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.

S. LEMARD.

Utah House, 330 Rue Ave.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.

A Vendre par les Droguistes à 91 la Bouteille; 6 pour \$5.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages ex traordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. L. L...

J. A. Encl...

M. S. Labelle

Commissionaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WATMSLEY, Président Louisiana National Bank.
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5

AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,
MARDI, 10 JANVIER 1893

Prix Capital \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de	\$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de	\$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de	10,000, soit	10,000
1 Prix de	5,000, soit	5,000
2 Prix de	2,500, soit	5,000
5 Prix de	1,000, soit	5,000
25 Prix de	300, soit	7,500
100 Prix de	200, soit	20,000
200 Prix de	100, soit	20,000
300 Prix de	60, soit	18,000
500 Prix de	40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de	\$100, soit	\$10,000
100 Prix de	60, soit	6,000
100 Prix de	40, soit	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de	\$20, soit	\$19,999
999 Prix de	\$20, soit	\$19,999

3,434 Prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS

Billets Complète, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:

11 Billets Complète ou leur équivalent en fractions pour \$50.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT. — Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

NOUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Depot General, PHARMACIE BARIDON, 103 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & CIE,
No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire). — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 49 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Cl. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHÉS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Specimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street New-York